

UN SOVIET A L'HÔPITAL PSYCHIATRIQUE

Frédéric Jésus

Voici comment tout a commencé.

A l'hôpital, il n'y a pas de pointeuse pour les médecins. A l'hôpital psychiatrique, qui plus est, la plupart des horloges sont à l'arrêt, et personne ne semble se soucier de cette apparente suspension du temps commun. Infirmiers et infirmières, aides-soignants et aides-soignantes, agents de service et quelques subalternes doivent en revanche être à leurs postes dès 7h30 dans leurs services respectifs, y enfiler leurs blouses et relever leurs collègues de nuit. Les secrétariats ouvrent à 8h30. Après quoi, les internes, les (rares) externes, les psychologues, les jeunes médecins titulaires et les vieux médecins vacataires font leur apparition, à peu près dans cet ordre, au mieux à partir de 9h, plus souvent vers 9h30.

Vient enfin le tour du médecin-chef. En ces lieux, donc, où tout a commencé, il s'agit du docteur Emile Pichon. Comme la plupart de ses homologues, il n'est quant à lui jamais présent dans « son » service avant 10h30. Chacun sait pourquoi et nul ne s'en indigne : il est admis, y compris par l'administration hospitalière, et tacitement respecté, qu'il reçoive au préalable quelques patients à son domicile. N'est-ce pas là l'un des attributs propres à ces « grands patrons » que l'on n'hésite pas à venir, parfois de fort loin, et à payer, souvent fort cher, pour avoir le privilège de les consulter « en privé » ? Personne ou presque n'ose dès lors objecter, au risque d'être taxé d'impudence, que son salaire de médecin-chef est déjà cinq fois celui d'une aide-soignante en fin de carrière.

Ce matin ne fait pas exception à la règle, c'est-à-dire à la hiérarchie implicite des heures de prise de fonction. Il est même 10h30 largement passées lorsque le docteur Pichon vient stationner son coupé Mercedes à la place qui lui est nominativement attribuée sur le parking. Il en émerge lentement, sec, austère, concentré, et remonte le col fourré de son manteau. Une serviette de cuir dans une main et un parapluie à manche de bois dans l'autre, il hume l'air frais, dresse un bref inventaire comparatif des autres véhicules garés aux alentours du sien, et pénètre enfin dans les locaux. Se dirigeant d'un pas soudain alerte vers l'aile médico-administrative du service, il croise et salue vaguement une infirmière puis repousse d'un geste agacé une patiente qui l'attend depuis deux bonnes heures dans le couloir et qui cherche à lui emboîter le pas pour lui parler de son ordonnance et de sa sortie. Il se débarrasse de l'importune par quelques propos vagues sur une possible entrevue dans l'après-midi et rejoint à grandes enjambées la porte capitonnée qui donne accès à son vaste bureau et qu'il referme aussitôt derrière lui. Il dépose son manteau sur une patère ouvragée puis, se livrant à un aimable rituel savamment ourdi pendant ses années d'études, il s'en va caresser la calvitie de quelque sommité de la médecine des fous dont le petit buste en marbre se pavane sur l'une des étagères garnies de volumes reliés cuir de son ostensible bibliothèque. Il consulte vite fait son agenda doré sur tranche, jette un coup d'œil à sa montre Tudor en faisant mine pour lui-même d'être déjà surbooké. Puis, sans prévenir de son intrusion, il ouvre d'un geste brusque la petite porte qu'il a fait percer jadis sur le mur de gauche pour disposer d'un accès direct au secrétariat attendant à

son bureau. Il a beau s'agir du secrétariat du service – la preuve en est qu'il s'ouvre aussi sur le hall d'entrée –, Pichon le considère depuis toujours comme le sien propre.

- « Gwenaëlle ? », appelle-t-il. « Vous m'apporterez mon café ? Je suis à la bourre ! »

Tous les jours, vers 10h30, Gwenaëlle Dufour, « sa » secrétaire – avec laquelle, connaissant ses origines modestes, il aime employer des expressions triviales – lui apporte « son » café sans qu'il n'ait à le demander. Mais pas ce matin. Cela arrive d'autres matins aussi, quand elle a dû partir chercher le courrier chez le vaguemestre, dans les locaux de la direction. Dans ces cas-là, il y a toujours une infirmière plus ou moins disposée à la remplacer. La salle de soins est toute proche, donnant sur l'autre côté du hall d'entrée, et c'est un lieu où l'on est habitué à partager spontanément les corvées en tous genres. Et donc à prendre soin aussi du petit café du grand chef. Mais pas ce matin.

- « Gwenaëlle ? ». Pichon finit par s'avancer. Le secrétariat est désert. Il rejoint le couloir. « Gwenaëlle n'est pas là ? », s'enquiert-il auprès de la première blouse qu'il aperçoit. En l'espèce, c'est une « technicienne de surface », qui s'essuie le front d'un revers de manche et qui répond que « non, pas vue ce matin, docteur. Malade peut-être, ou bien un enfant malade ? »

- « Mais non, pas du tout ! Si c'est la secrétaire que vous cherchez, elle est partie vers les 10h pour chercher le courrier », glisse une infirmière qui passe en trombe, la blouse ouverte, et qui va pour s'éclipser.

- « Hep ! Minute ! », l'interpelle le docteur. « Une demi-heure, c'est bien long pour le courrier. En tout cas, et je dirais même dans ce cas, mademoiselle... »

- « Madame. »

- « En tout cas, madame, voulez-vous bien m'apporter mon café ? »

- « Non. »

- « Comment ça, non ? Dites-moi, vous, d'abord, je ne crois pas vous avoir déjà vue ici ! Vous êtes d'un autre service ? »

- « Non. »

- « Alors vous êtes ? »

- « Isabelle Dutilleul. Intérimaire affectée ici depuis hier. Mais pour un intérim d'infirmière, pas de *barmaid* ! »

- « Eh bien, soit, mad...ame Dutilleul ! Mais moi, je suis votre chef de service, et j'ai à faire. J'insiste donc pour que vous m'apportiez mon café. Sinon, j'en référerai à votre cadre. »

- « Très bien, excellente idée ! Ça me donnera peut-être l'occasion de la rencontrer plus longuement que les cinq minutes d'accueil qu'elle m'a accordées hier matin... » Elle marque une pause. « Bon, allez, sans rancune ! Je vous l'apporte dans votre bureau, votre café ! Du lait ? Du sucre ? »

- « Noir. Avec deux sucres ».

Tout en patientant, quelque peu excédé par l'épisode, Pichon prépare ou plutôt feuillette son dossier pour la Commission médicale d'établissement, qu'il doit rejoindre incessamment. Isabelle Dutilleul ne tarde pas à réapparaître. Elle s'approche, tenant dans la main droite la plus grosse des seringues qu'elle a pu trouver dans les tiroirs de l'infirmierie et qu'elle a remplie de café chaud directement prélevé dans la cafetière des collègues. Elle en vide minutieusement le contenu sur le sous-main en

cuir de veau repoussé du médecin-chef. Dans la main gauche, elle a deux petits flacons de solution glucosée à 5 % dont elle fait sauter du pouce les bouchons de caoutchouc et qu'elle verse de même.

« Et voilà le sucre. Vous m'aviez dit pas de lait, n'est-ce-pas ? »

Pour le moins estomaqué, Pichon pâlit, puis rougit et pour finir vire au cramoisi pleine face, tempes et calvitie comprises. Sa moustache se hérissé avec férocité. Ses pieds trépignent et convulsent sous le bureau, ses mains s'agitent en tous sens au-dessus, impuissantes. Car il est trop tard : le café a déjà gagné l'agenda et le dossier de la Commission et il commence à goutter lentement sur ses genoux. Il recule d'un mètre en arrière sur son fauteuil simili art déco, qui en couine de protestation et dont le dossier peine à le retenir lorsqu'il s'en lève d'un bond en quasi trébuchant.

C'est alors que Gwenaëlle fait son retour, les bras chargés de lettres et de parapheurs. Elle examine la scène. Ses yeux malicieux vont d'un protagoniste à l'autre. Elle constate la grosse seringue vide, elle voit le café qui se répand, sans être certaine de comprendre – ou plutôt sans oser comprendre – ce qui vient de se passer. Mais plusieurs années d'humiliations étouffées et de ruminations contenues lui remontent d'un jet aux bronches et à la gorge, et elle ne peut s'empêcher d'éclater d'un franc et inextinguible fou rire. Un fou rire qui rend le docteur des fous plus fou de rage encore, et le voici maintenant qui ameute et invective d'avance « son » personnel, tous azimuts et tous métiers confondus. Ainsi alertés, celles et ceux qui s'activaient en salle de soins ou qui vauquaient à proximité, auxquels se joignent quelques patients de passage dans le hall, viennent s'entasser dans le secrétariat avant de s'autoriser à se glisser en grappes dans le grand bureau du grand chef pour voir ce qui s'y passe. Chacun s'ébahit, bouche bée, de ce qu'il ne s'autorise à deviner. Seule Gwenaëlle chuchote dans leurs rangs une hypothèse plausible qu'Isabelle Dutilleul s'empresse de ne pas démentir. Si bien que, prise de compassion pour le beau cuir du sous-main et le gâchis du café, une infirmière réputée des plus dociles finit par annoncer qu'elle va chercher des compresses pour réparer les dégâts.

En attendant, Isabelle ne se soucie guère, quant à elle, des vociférations et des postillons de colère du mandarin exigeant de Gwenaëlle qu'elle appelle et lui passe aussitôt le « DRH », cet acronyme désormais en vigueur pour désigner le « Directeur des Ressources Humaines » de l'hôpital. Elle rempoche tranquillement sa seringue et ses deux flacons de glucose vides et elle confirme à haute voix, à l'intention de Pichon comme à celles de tous les témoins :

- « J'effectue ici un intérim d'infirmière, pas de *barmaid*, vous ai-je dit. Je ne fais bien que ce que je sais faire. Je délivre des traitements, pas des consommations. Si vous voulez d'ailleurs me trouver, je serai en salle de soins ou auprès des patients, mais pas derrière un comptoir, ni à astiquer des soucoupes et des tasses. »

Et la voilà repartie, passant tout droit par la porte capitonnée et la refermant derrière elle. Puis la rouvrant pour laisser le passage à sa collègue empressée et à ses compresses. Mais, comme celle-ci commence à s'activer sur le cuir, Pichon décide par défaut de s'en prendre à elle.

- « Vous êtes bien empotée ! », rugit-il. « Il faut du détachant, bon sang, et de la cire teintante. Que vous a donc appris votre mère ? Et puis regardez, le café a coulé, ma moquette est tachée. Allez,

ouste ! Laissez plutôt faire celles qui savent, les femmes de ménage ! Chacun son boulot, comme a dit l'autre. C'est quoi, le vôtre, d'ailleurs ? »

- « Mais monsieur, je suis infirmière dans votre service depuis plus de six mois ! »
- « Dans mon service ? Ah bon. Je n'ai pas souvenir de vous y avoir vue. Ceci dit, vous n'y faites peut-être pas grand-chose ! »

Il fait et dit tant et si bien que la jeune femme ressort du bureau en pleurs, en passant par le secrétariat et accompagnée par les balancements de tête désapprobateurs de ses collègues qui, gardant néanmoins le silence, s'éclipsent à leur tour. Mais, dans le hall, elle aperçoit un petit malade en pyjama. Il l'a déjà vue passer tout à l'heure, toute affairée, puis repasser dans l'autre sens avec une pile de compresses dans les mains, et il a décidé de l'attendre. Cela fait quelques mois qu'il l'a déjà remarquée, ici ou là, et qu'il cherche en vain à lui parler. La revoyant maintenant s'éloigner en essuyant ses larmes, il va vers elle. Il lui touche le bras. Il veut la reconforter. Il s'enquiert.

- « Qui donc vous a fait de la peine ?... » – il consulte le badge sur la blouse – « ... qui donc, Khadidja ? ». Il déchiffre le badge encore. « Khadidja Bensalem, qu'est-ce qui vous fait pleurer ? »

Elle le remercie d'un regard, d'un sourire et d'un doigt alternativement posé sur leurs deux bouches. Tels sont sa façon d'être avec autrui, et son tempérament. Puis elle s'éloigne pour de bon pendant qu'on entend Gwenaëlle annoncer :

- « Docteur, j'ai le bureau du DRH en ligne, je vous le passe ? »
- « Oui, passez-le-moi. Allô ! Allo, comment ? Qui ? Son adjoint ? Bon, tant pis, d'accord ! »

Tant pis aussi pour la Commission médicale d'établissement, il arrivera en retard et il prendra l'air accaparé. Accaparé, d'ailleurs, il l'est vraiment. Après avoir fait sortir de son bureau les derniers témoins de l'affaire du café, il s'époumone à raconter par téléphone, dans le détail et à qui de droit, fut-il adjoint, les inqualifiables outrecuidances de cette intérimaire tout juste recrutée. Et ceci, bien sûr, dans le but d'obtenir pour le moins son renvoi immédiat.

L'adjoint du directeur des ressources humaines, Pascal Prébleu, est un jeune homme plutôt joyeux, talentueux et rigoureux. Il dissimule un petit sourire sous sa barbe blonde à l'autre bout du fil en écoutant avec la plus grande attention le récit de Pichon. Puis :

- « Je comprends la situation, docteur », répond-il lorsque l'autre semble n'avoir plus de salive en réserve. « Mais vous comprendrez aussi que nous ne pouvons pas prendre de décision précipitée. Certes, nous n'avons pas de syndicat bien solide par ici, mais il y a le droit du travail. Je passerai un peu avant midi voir ce qu'il en est, et rencontrer l'intéressée. »
- « Mais je serai en Commission ! »
- « Oui, je sais. D'ailleurs la réunion a sans doute largement commencé. Mon directeur vient de s'y rendre, il est invité à y éclairer certains points de votre ordre du jour. Mais ne vous inquiétez pas, docteur, je vous rendrai compte de mon enquête ! ».

Pichon y compte bien. « L'intéressée ! », soupire-t-il en secouant la tête. Il revêt son air le plus affairé et se résout enfin, en attrapant son manteau, à sortir et presser le pas pour aller rejoindre ses chers

confrères – « Enfin du beau monde ! », se dit-il en caressant son col fourré – et siéger à leurs côtés autour de la table de l’auguste Commission médicale d’établissement. Comme il s’apprête à pénétrer, son dossier sous le bras, dans le bâtiment de briques rouges qui héberge ladite Commission, un homme manifestement excédé le bouscule à moitié au passage. L’homme en question n’est autre que ce jeune médecin, son quasi adjoint, auquel il a récemment dû confier, faute de mieux, la responsabilité de plusieurs unités de soins – notamment « ambulatoires », c’est-à-dire « extra-hospitalières », et donc peu contrôlables –, de « son » service. Et il se trouve que celui-ci vient de quitter la docte réunion en claquant quasiment la porte. Les deux hommes se font face un instant sur le seuil.

- « Eh bien, Dejean, quelle mouche vous pique ? », s’exclame Pichon en ramassant les liasses de son dossier.

- « Pas celle du sommeil, en tout cas ! Celle-là, c’est plutôt chez vos collègues de la Commission qu’elle sévit. Et gare à qui veut secouer leurs léthargies ! Je vous les laisse sans regret, et dans leur jus habituel : bien assoupis dans leurs certitudes, sauf lorsqu’on cherche à les titiller ! Allez, je retourne dans le service. Je préfère la compagnie des vrais malades. »

- « Vous faites bien, Dejean : les malades d’abord, comme je dis toujours ! ». Pichon ne se mouille jamais, en de telles occurrences. La confraternité médicale est pour lui une sorte de religion dont rien ne saurait menacer les dogmes.

Pichon sait aussi que le docteur Arthur Dejean est un homme pétri de convictions, même s’il ignore lesquelles et qu’il ne s’y intéresse d’ailleurs que très peu. Ce n’est pas la première fois qu’il le croise, marchant ainsi à grandes enjambées, les joues rougies par quelque exaspération de circonstance. « Ce doit être une sorte d’idéologue », se dit-il alors sans vouloir se poser de question ou s’apessantir sur l’idéologie en cause ; « ça lui passera avec le temps. »

(Avec le temps ? C’est à voir... Dans l’immédiat, ce qui venait d’advenir à Dejean au sein du bâtiment de briques rouges et de le mettre hors de lui n’était certes qu’une récurrente – et relativement banale – séquence. Mais il en résultait qu’il accepterait moins que jamais de se soumettre à ce que, en creux, elle lui enjoignait. Au cours des débats tenus en Commission, et en présence d’un DRH ouvertement goguenard, il avait voulu expliquer une fois de plus, en peu de mots mais bien rôdés, sa conception des nécessaires mutations de l’hôpital public et de ses antennes. Il avait notamment insisté, encore et encore, sur le besoin d’y démocratiser les relations : d’une part, avait-il commencé, entre les différents métiers en présence ; d’autre part et surtout, avait-il poursuivi, entre ceux-ci et l’ensemble des patients. Une rituelle indifférence avait accueilli ses propos, dont les derniers développements étaient venus s’échouer sur un matelas de conciliabules latéraux. C’est alors que la docteure Chignon – imposante et quasi ancestrale figure tutélaire de ce microcosme psychiatrique, vénérée on ne savait plus trop pourquoi par l’immense majorité des médecins de tous âges de l’établissement – avait soudain secoué son épaisse carcasse pour en extraire un index dénonciateur.

- « Sachez, chers confrères, que lorsque le docteur Dejean vous parle, c’est en réalité le Parti communiste qui vous parle ! », avait-elle assené sans ambages, et son regard un peu vitreux s’efforçait de fulminer à la hauteur des enjeux de cette terrible révélation. Sur ce, la pythie grisonnante avait rechaussé ses lunettes et esquissé de toutes ses dents jaunies un rictus belliqueux,

signalant de la sorte que son devoir d'alerte était bel et bien accompli, dans l'intérêt de tous et au bénéfice de l'harmonie institutionnelle.

Un lourd silence s'était fait. Dejean était d'abord resté coi. Certains, autour de lui, regardaient par la fenêtre. D'autres compulsaient leurs papiers. Quelques-uns opinaient légèrement du menton, laissant un sourire entendu s'afficher au coin de leurs lèvres. Le DRH consultait ostensiblement sa montre. Après quoi, contemplant avec satisfaction son emprise de toute évidence intacte sur l'assemblée mandarinale, Chignon avait repris sa posture hiératique et semi-somnolente, telle une grosse chatte maintenant sous sa grosse patte le jeune mulot qu'elle venait d'estourbir. On décida alors de passer sans plus attendre au point suivant de l'ordre du jour.

Il manquait à Arthur Dejean la salive qu'entre ses mâchoires crispées de colère il aurait pu former et avaler. A défaut de la cracher sur la nappe. Exaspéré d'avoir une fois de plus parlé dans le vide ; offusqué de l'absence de signes d'offuscation autour de lui ; stimulé cependant par cette lâche hostilité qui, sous couvert d'indifférence ou de neutralité, sourdait de la pseudo-confraternité de mise au sein de la Commission ; et finalement assez fier, au fond de lui, d'avoir été ici et ainsi traité de communiste – ce qu'il n'était pas tout à fait –, il avait bruyamment plié bagage et quitté la réunion à grandes enjambées en proférant mezzo voce divers commentaires évidemment désobligeants. C'est ainsi que, filant vers la sortie et parvenu au bout du couloir, il y avait plus ou moins percuté Pichon qui venait de passer le seuil en sens inverse.)

Dejean rumine encore l'épisode mais il ralentit le pas en s'approchant du service. Il maugrée encore entre ses dents. Il a d'abord besoin de se calmer. Il est absurde et inutile, se dit-il, d'étaler ses états d'âme devant une équipe qui n'y peut mais.

Or peu importe en l'espèce. Car la scène que découvre le jeune médecin en pénétrant dans les lieux est de nature à effacer tous ses scrupules. C'est celle d'une double rupture, pour ne pas dire d'une totale incongruité, envers les mœurs locales : la porte du bureau du docteur Pichon est grande ouverte et le bureau lui-même est bien peuplé. (*Disons plutôt qu'il s'est vite repeuplé dès que, suite à l'épisode de la seringue caféinée et à son appel outragé au DRH, Pichon l'a quitté sans se retourner pour rejoindre la beaucoup plus sécurisante Commission médicale d'établissement.*)

Il pourrait y avoir plus étrange présence, mais voici par exemple que, prudemment postée à l'entrée – ou à la sortie ? – de l'antre du médecin chef, se tient Hélène Duclot. On la dirait comme missionnée au gardiennage de ses portes capitonnées. Elle semble en fait plus effarouchée – n'osant encore s'admettre émoustillée – que véritablement étonnée par la situation. Surveillante générale du service, et « encadrante » à ce titre des infirmiers, aides-soignants comme des non-médecins – psychologues et secrétaires y compris – de celui-ci, elle observe sans mot dire la joyeuse mise à bas de plusieurs fondements de cet ordre médical et, partant, de cette longue tradition hiérarchique dont elle est supposée être l'une des garantes instituées. Elle devrait certes aller vers les uns et les autres, tenter de les raisonner, leur rappeler leurs rôles, leurs fonctions, leurs assignations hiérarchiques, etc. Et, plus encore, éloigner les patients perplexes qui s'approchent et se figent dans le hall et les renvoyer vers leurs chambres. Mais tout le monde s'active beaucoup trop sous ses yeux et, étrangement, elle ne se sent guère motivée par l'idée de freiner leurs enthousiasmes ou leurs curiosités.

Il y a là, bien sûr aussi, Gwenaëlle Dufour, la secrétaire, redevenue la secrétaire du service et qui se réjouit de ce fait de servir du café à tout le monde. Voici qui la change du seul café du « patron », et qui la protège surtout des humeurs et caprices du monsieur, de sa manie de lui imposer à l’impromptu les prises de comptes rendus médicaux et autres courriers en sténo – sans doute pour le plaisir de venir aboyer sa précieuse prose à une jeune et jolie femme en posture de maître d’école plutôt que de la confier à un banal dictaphone (lequel ferait en outre d’autant plus l’affaire, selon Gwenaëlle, que le monsieur en question a, dès le matin, plutôt mauvaise haleine).

« Le café pour tout le monde », c’est aussi pour cette brave Khadidja Bensalem, revenue déposer de nouveaux produits ménagers et autres flacons réparateurs sur le sous-main maculé et qui commente à l’intention de toutes et tous, en rougissant à peine : « *Vous le ferez vous-même tout à l’heure, docteur, puisque vous êtes si savant en nettoyage !* ». Derrière elle, Jacquot, le petit malade en pyjama, plus attentionné que jamais, s’agite et applaudit. Son éternel mégot éteint aux lèvres, éteint lui-même depuis si longtemps que tout le monde ici a oublié son nom de famille, il suit Khadidja, approuve tout ce qu’elle dit et frétille d’amour et d’exaltation, sans refuser non plus une tasse de café.

Ayant passé la tête par la porte du secrétariat, un infirmier a décidé de s’inviter à son tour au motif, annoncé dans un éclat de rire, de profiter de la tournée de café dans ce cadre de choix. C’est Karim Delaporte. Il demande s’il y a du sucre quelque part, s’installe à califourchon sur une chaise et en profite pour reparler à qui veut l’entendre de ce projet d’atelier d’écriture que Pichon lui refuse depuis plus d’un an de monter avec un groupe de patients pourtant intéressés.

Il y a encore Pascal Prébleu, le jeune DRH adjoint auto-mandaté pour mener son enquête. Marchant de long en large aux côtés d’Isabelle Dutilleul, de retour elle aussi dans les lieux, il s’entretient plaisamment avec elle et tente de lui extorquer quelques informations de première main sur ce qui se passe présentement plutôt que sur ce qui s’est passé tout à l’heure.

Il y a enfin un psychologue et quelques aides-soignantes qui se sont peu à peu résolus à venir s’enquérir des causes de cette inhabituelle animation dans le bureau du chef. Et même un petit groupe de patients échevelés et disparates qui, au motif d’aller serrer la main de Karim Delaporte, tiennent à saisir l’occasion pour lui remettre, autrement que sous le manteau (ou, plus exactement, que sous la blouse ou sous le pyjama), les quelques feuillets qu’ils ont récemment noircis à son intention. A la demande de Karim, certains d’entre eux acceptent même d’en donner lecture à voix haute.

La matinée touche maintenant plus qu’à sa fin. Secouant sa perplexité, Dejean décide enfin de rejoindre, en s’y faufilant discrètement, ce groupe d’une quinzaine de personnes, aussi improbable que joyeux et sympathique – et dépourvu de médecin – dont il lui faut bien admettre, un peu éberlué mais sans déplaisir, la constitution et la présence en ces lieux. Il parvient à se faire raconter par Gwenaëlle, qui ne se fait guère prier, les éblouissants exploits d’Isabelle Dutilleul et ce qui s’en est suivi. Aussi, sans souci d’interrompre ses apartés avec Prébleu, décide-t-il aussitôt que le moment est venu d’aller se présenter à l’héroïne du jour. Il connaît vaguement Prébleu, en lequel il a peu à peu décelé, d’une réunion à l’autre, une sorte de crypto-communiste, lui aussi, mais habilement camouflé

derrière son costume cravate et ses propos calibrés. En revanche, il ignore tout de cette jeune intérimaire dont on lui a vaguement signalé l'arrivée dans le service, hier matin. Il a compris par Gwenaëlle que le premier est sensé mener l'enquête sur les exploits transgressifs de la seconde. Or tous les deux ont plutôt l'air de comploter, en parfaite entente, et cette circonstance n'échappe pas à Dejean, qui vient vers eux en affichant, sous une allure décontractée, l'expression d'une sorte de parti pris de connivence. Ce que voyant, et néanmoins prudente :

- « Croyez-moi ou non », insiste Isabelle à haute voix, à l'intention de Prébleu mais surtout de Dejean qui s'approche, et en désignant d'un geste circulaire la scène qui se déploie dans le bureau du médecin-chef, « je ne suis pour rien dans tout cela. »

- « Je vous crois volontiers », s'empresse de répondre Dejean en lui tendant une main qu'elle accepte. « Je m'appelle Arthur Dejean. Je suis médecin dans ce service. Du moins, j'essaye ! »

- « Mais moi, chère Madame », enchaîne Prébleu en un sourire semi-complice, « je vous crois un peu moins ! Vous n'y seriez vraiment pour rien ? Allons, allons, ne vous sous-estimez pas à ce point ! Vous avez été la mèche de ce petit brasier. Quoi qu'il en soit, tout cela était prévisible. »

- « Prévisible ? », s'exclament de concert le médecin et l'infirmière. Et tous les trois, on ne sait pourquoi, éclatent de rire sous les yeux incrédules de madame Duclot, la surveillante qui ne surveille et surtout ne contrôle plus grand chose.

Cependant, le constat du pathétique embarras d'Hélène Duclot reconnecte Prébleu aux contingences de sa mission en ces lieux. Tout en affabilité, il s'en va quérir la surveillante tout en sollicitant Gwenaëlle Dufour au passage. Il les prend toutes deux par le bras, les entraîne dans un coin, près de la bibliothèque, et s'emploie à compléter brièvement son investigation auprès d'elles au moyen de quelques questions formelles dont il n'attend guère d'autres réponses que celles qu'il anticipe déjà. Assumant crânement les attributs de ce qui subsiste de son rôle institutionnel, il résiste encore un peu à la tentation de dénouer sa cravate – tout en surveillant du coin de l'œil Arthur Dejean et Isabelle Dutilleul qu'il se réjouit de voir empêtrés quant à eux dans leurs difficultés à ne se comporter ni comme un médecin pour l'un, ni comme une infirmière pour l'autre.

C'est à ce moment que le docteur Pichon réapparaît, de retour de la Commission médicale d'établissement où l'on s'est séparé avec la satisfaction usuelle d'avoir la plupart du temps décidé de ne rien décider. Il prend connaissance, d'un air blême, de l'évolution de la situation dans son bureau. Il l'avait quitté tout à l'heure, persuadé d'y avoir effacé les traces d'humiliations et d'en avoir chassé les intrus, mais c'est maintenant comme s'il recevait un second coup de poing en plein plexus. Il comprend en un instant que la journée, déjà rudement engagée ce matin, va s'avérer bien longue encore. Rien ne l'assure même que, vers 16h, il pourra comme d'habitude regagner son domicile pour y reprendre le cours tranquille de ses consultations privées. Dans un premier temps lui vient l'idée de pousser une nouvelle gueulante, une bonne vieille gueulante de chef doublement outragé. Mais il s'avise qu'il y a vraiment beaucoup de monde dans son bureau, et trop de monde mélangé, occupé à dieu sait quoi. Il y a même un DRH adjoint parmi eux et, pire encore, un groupe de malades ! Du jamais vu à ce jour !

Et il y a un autre malade encore, qui se faufile derrière lui. Pichon le connaît bien, quoique sans le connaître vraiment. C'est ce vieux tout ridé, aux joues creuses, qu'on s'est habitué depuis des années à voir rester assis toute la journée sur le banc près de l'entrée et passer le meilleur de son temps à se

mâchonner les gencives sans jamais dire un mot. Cette fois-ci pourtant il s'est levé, perplexe mais résolu. Et, collé au dos du bon docteur Pichon depuis l'irruption de celui-ci, il est venu lui aussi observer ce qui se passe dans ce bureau où, d'ordinaire, il ne pénètre que tous les six mois pour s'y voir réitérer, avec le renouvellement quasi automatique de son ordonnance, le principe de son extinction chimique. Pire encore : à l'inédit pétilllement qui réveille en cet instant son regard glaucomateux et au malicieux gloussement qui anime ses chicots, on croit deviner que ce soudain désordre semble lui convenir !

Le médecin-chef quant à lui, hiératique et comme si de rien n'était, s'est décidé à rejoindre son vénérable fauteuil simili art déco, tout en chêne patiné et en cuir clouté, celui sur lequel il se plaît tant à trôner lorsqu'il reçoit, exclusivement sur rendez-vous, soignés et soignants. Mais, pour l'heure, il ne peut que le saisir et s'y cramponner d'une main rageuse, comme à un symbole qui le protège du désastre. Puis, l'ayant éloigné autant que possible du maudit sous-main souillé de café, il va quasiment s'y vautrer, comme pour se mettre en retrait sous le couvert rassurant des rayonnages où s'alignent ses beaux livres. Même s'il ne les consulte guère, ceux-ci sont sensés exprimer son statut sinon de savant, du moins de sachant, aux yeux du grand nombre d'ignorants qu'il doit chaque jour côtoyer. En ce moment précis, en ces circonstances si inopinément humiliantes, il attend de sa bibliothèque une protection supplémentaire, du moins symbolique, face à tous ces importuns venus l'envahir et l'assiéger. Peu soucieux des états d'âme de Pichon – ou peut-être solidaire, allez donc savoir ? –, le vieil efflanqué qui le suit comme son ombre, ou plutôt comme son double grimaçant, a lui aussi repéré une chaise. De facture certes plus modeste que le fauteuil du docteur, elle lui offre des perspectives plus singulières, à n'en point douter, que le banc où il a coutume de s'enraciner du matin au soir. Il va la placer à une portée de bras du docteur et s'y installe fièrement, l'air désormais tranquille et satisfait.

Finalement, l'ambiance générale en ces lieux de présumé charivari s'avère plutôt calme, radieuse et cordiale. Voici alors qu'un autre hurluberlu en profite pour s'avancer et s'inviter à son tour. Celui-ci a depuis longtemps troqué, de son propre chef, son habit de « patient » pour une sorte de bleu de travail – mais chacun sait, et lui le premier, qu'une grosse partie de son harassant « travail » consiste à tenir à distance la profusion de ses propres délires. C'est Joseph Holekovitch. Son père est mort sous ses yeux dans ce même service, il y a bientôt huit ans de cela. Vraisemblablement d'une crise cardiaque, ou peut-être d'un surdosage de neuroleptiques, ou de la conjonction des deux : aucune autopsie n'a été effectuée. Joseph est d'ordinaire aussi jovial pour la forme qu'abominablement angoissé au plus profond de lui. Le sourire systématique qui s'étire entre ses grosses joues rouges se veut avenant, mais il reste indéchiffrable.

- « Bonjour, vous autres ! Qu'est-ce que vous faites tous là chez le docteur ? » commence-t-il par demander à la cantonade. « Ben au moins, ça change de l'ordinaire ! C'est vraiment gentil de votre part d'avoir trouvé de nouvelles idées pour nous distraire. Parce que la plupart du temps, pas vrai ?, c'est fou ce qu'on s'ennuie ici ! C'est fou, oui, et ça pourrait rendre fou qui ne l'est pas déjà. Alors oui, heureusement que vous êtes là, vous tous, les infirmières, les docteurs, les psychologues et les autres, à discuter et puis à vous activer un peu. Surtout le matin. Ça nous occupe. Parce que sinon, quel ennui, oui, surtout l'après-midi, et le soir c'est pire encore, quel ennui, oui, que de rester là tout son temps à se demander ce qu'on fait là !.. »

- « Oui, ce qu'on fait là ... », reprend Jacquot, « ... à manger mal et à tourner en rond ». Et il vérifie du coin de l'œil que Khadidja l'écoute et, peut-être même, qu'elle compatit.

- « A propos de manger », enchaîne Joseph Holekovitch, « vous n'auriez pas un peu faim, vous autres ? »

Et chacun d'opiner, d'écouter son estomac, de consulter ses proches voisins sans souci de la diversité de leurs conditions, de réaliser qu'il est loisible et légitime pour toutes et tous – et qu'il relève en outre d'un impératif physiologique – de se fédérer autour d'une évidence première : à savoir que, même si les horloges sont muettes, l'heure est venue, et même un peu dépassée, de déjeuner. Et chacun de remercier ce fou patenté de Joseph pour le rappel au bon sens qu'il vient d'opérer.

Mais de quel « déjeuner » est-il ici question ? C'est alors, en discutant tous ensemble, les uns avec les autres pour de vrai, que l'on s'avise des distinctions opérées à bas bruit, en matière de repas, par cette institution qui se prétend hospitalière.

Certains – Joseph, Jacquot, le vieux qui ne dit rien, les écrivains de la bande à Karim et la quarantaine d'autres patients et patientes du service – verront bientôt s'avancer entre les tables du réfectoire de lourds chariots chargés de marmites fumantes. En seront extraites à la louche les rations de boulettes de viande et de légumes surcuits versées dans leurs assiettes en *pyrex* – les verres et les carafes d'eau sont aussi en *pyrex* – en même temps qu'on tendra à chacun une cuillère en fer blanc (par souci de prévention, paraît-il, des agressions et des suicides) et, non moins réglementairement, deux morceaux de pain, un carré de fromage à pâte molle, ainsi qu'une pomme *golden*. Parfois une orange. Mais plus souvent une pomme *golden*.

D'autres, soit la plupart des membres de l'équipe soignante, se répartiront, avec ceux de l'administration centrale et ceux des équipes techniques, entre les deux services du *self* du personnel où ils s'en iront faire la queue, plateau et ticket-repas à la main, pour y choisir une entrée, un plat chaud et un dessert, tous plus ou moins passables et variés selon les jours.

Les médecins de tous statuts et les psychologues, quant à eux, préféreront en règle générale se rendre à l'internat pour y bénéficier de sa gastronomie certes sommairement sophistiquée mais que compense surtout, et c'est leur principale raison de s'y retrouver, son ambiance corporatiste, débonnaire et potache.

A ce point corporatiste, débonnaire et potache d'ailleurs que, soudain, Dejean se souvient d'une savoureuse perspective qu'il s'empresse de faire connaître autour de lui : aujourd'hui même, un gros laboratoire a fait savoir que, pour mieux promouvoir sa toute récente drogue psychoactive auprès des patentés *dealers* et de leurs épigones que sont les médecins, les internes et les externes de l'hôpital, il ferait livrer à l'internat ce qu'on appelle un « repas amélioré ». Rien d'exceptionnel, en l'occurrence : ce type de rituel se reproduit environ tous les mois, tant il y a de molécules en concurrence sur le marché des prescriptions. Et tant il y a d'actionnaires de ces laboratoires internationaux qui ne lésineront jamais sur d'aussi sommaires méthodes commerciales pour s'en aller gratter plus de dividendes encore en subornant à peu de frais un corps médical si peu réticent à se laisser régaler de la sorte (et c'est bien sûr ici le « communiste » en Dejean qui s'exprime *in petto*).

Aussitôt, on ne sait d'où vient l'idée – en grande partie de Karim Delaporte, semble-t-il –, mais elle est aussitôt soutenue par Khadidja et donc par Jacquot, puis confortée par Dejean et tacitement approuvée par Prébleu, qui sourit derrière sa courte barbe : et c'est l'idée aussi simple qu'inouïe de mutualiser les repas. En d'autres termes, chacun va s'en aller chercher : qui sa gamelle et sa pomme *golden* au réfectoire ; qui son plateau repas au *self* (*Prébleu est du nombre, et il prévoit de faire un crochet par les bureaux de la direction pour y collecter quelques dossiers dont, allez savoir pourquoi, celui d'Arthur Dejean et ceux portant sur les personnels des cuisines de l'établissement*) ; qui, enfin et surtout, des prélèvements sauvages sur le « repas amélioré » servi à l'internat.

Pour concrétiser cette dernière option, Dejean demande à Isabelle et à Karim de se joindre à lui, ce qu'ils acceptent volontiers en adoptant une mine de grands conspirateurs qui se résout pour finir dans un grand éclat de rire contagieux. Tous trois, non sans se munir au passage d'un brancard qu'ils drapent de propre pour l'occasion, se dirigent joyeusement vers l'internat. Joseph Holekovitch voudrait se joindre à eux, prendre place sur le brancard s'il le faut, pour créer de l'animation voire introduire un peu d'émotion à l'internat (où il n'a jamais mis les pieds, et son père encore moins), mais Dejean l'en dissuade. Il craint les réactions de ses « chers confrères » et il suggère à Joseph de plutôt rejoindre l'équipe du réfectoire, ou celle du *self*, s'il tient à ce point à rompre la routine.

Dejean n'a pas tort. A l'internat, l'accueil réservé au trio est pour le moins mitigé. Il y apparaît en effet assez vite que le projet de celui-ci consiste à charger, sur son brancard encore glabre, une partie des victuailles préparées par un traiteur du coin – et dument financées par le laboratoire – qui sont disposées en splendeur et abondance sur une longue table elle aussi nappée de draps immaculés. Après tout, explique Dejean, ces fines denrées n'appartiennent à personne, sinon aux actionnaires de la psycho-chimie, et on sait que, comme toujours, il y aura des restes. Par conséquent, argumente-t-il pour conclure à l'intention des convives un peu estomaqués, autant les récupérer dès maintenant et les affecter à d'autres fins, « plus thérapeutiques » ose-t-il – ce à quoi la belle Isabelle et le valeureux Karim s'emploient aussitôt, tranquillement, résolument, chargeant leur brancard de mets inentamés et de bouteilles vierges, sous les yeux de tous. La plupart des internes et des psychologues n'approuvent pas plus l'initiative qu'ils ne s'y opposent – telle est la semi-témérité des sous-fifres. Quelques jeunes médecins, plus capés, protestent pour la forme – les agapes si notoirement destinées à influencer leurs prescriptions malmènent toujours un peu l'ambiguïté de ce qu'ils appellent leur « déontologie ». Les séniors, plus nettement soucieux des attendus de cette impromptue razzia, manifestent quant à eux leur indignation en arborant un visage plus fermé qu'une chambre de contention, en grommelant sévèrement à l'encontre de Dejean (plusieurs d'entre eux ont participé, en fin de matinée, à la Commission médicale d'établissement) et en allant à tout hasard se resservir une tranche de roastbeef nappée de son admirable sauce aux morilles – tant qu'il en reste.

Quelques-uns des jeunes médecins et surtout des psychologues finissent toutefois par s'enquérir de ce qui se passe « chez Pichon », comme ils disent, et de ce qui justifie ces prélèvements sauvages sur leur festin. Karim tente de le leur expliquer brièvement, du haut de ses dix années d'expérience professionnelle en cet hôpital ; Isabelle aussi, du bas de son récent intérim en ces mêmes lieux. « *Nous sommes, dans cette prétendue communauté soignante, inégaux en toutes choses, et pour commencer face aux repas qui sont servis aux uns et aux autres* », etc. « Communauté soignante » ? Les convictions des deux infirmiers et la calme fougue de leurs propos soulèvent un moment l'intérêt

visible de certains des convives, et l'inquiétude non moins visible de la plupart des autres. Mais les deux représentants du laboratoire gardent la tête froide. Ils remplissent les verres de chacun – de magnifiques bourgognes, rouges et blancs, millésimés – et le brouhaha saisit de nouveau la scène de l'« amélioré ». Une scène que les trois visiteurs s'empressent alors de quitter, discrets mais triomphants, poussant devant eux un brancard chargé de terrines, de salades somptueuses, de roastbeef sauce morilles, de fromages variés et de tartelettes aux fruits, ainsi que de quelques bouteilles de jus d'orange, d'eau gazeuse italienne, et même de vin rouge et de vin blanc millésimé.

Leur retour dans le bureau de Pichon est triomphalement salué par une salve d'applaudissements et d'accolades. Une douzaine de plateaux-repas exfiltrés du *self* et quelques assiettes en pyrex, remplies à ras bord d'un médiocre ragout, y ont déjà été rassemblées. C'est presque toute l'équipe de jour qui se presse maintenant autour d'une profusion de plats. Et, rameutés par Jacquot avec l'aide de Khadidja ou par Khadidja avec l'aide de Jacquot, peu importe, ce sont plusieurs patients aussi – les plus récemment hospitalisés, ceux qui sont prêts à tout pour oublier ce qui leur arrive, les lieux où ils se trouvent et les premiers effets des médicaments qu'on leur a prescrits d'autorité. Au total, une trentaine de personnes expérimentent ainsi, et fort allègrement, la « mutualisation » du déjeuner telle qu'elles viennent d'en décider et de l'improviser. Et telle qu'elles envisagent, déjà, de la reconduire et peut-être de l'étendre à d'autres domaines de la vie collective. Heureusement, le bureau du médecin-chef est assez vaste pour contenir le nombre de ces protagonistes, et même un peu plus encore, tout autant que l'ampleur de leurs espoirs pour la suite des événements.

A ce propos : Emile Pichon, affalé dans son fauteuil, cravate desserrée, lunettes graisseuses, moustache en berne, assiste d'un air fataliste à l'envahissement de ce qui fut son bureau mais qui semble être devenu une sorte de réfectoire, et quoi encore ? On vient lui proposer une part de blanquette et une crème caramel, issues de quelque plateau du *self*. Il se voit les accepter – la blanquette est plus que tiède, le riz trop cuit – , avec un verre de bourgogne pour faire couler la honte. Car il a honte. Il n'est plus ici « chez » lui. Ce n'est plus « son » service. Ce qui s'y passe actuellement ne devrait pas être, mais se passe quand même. « *Que faire ?* », se demande-t-il, comme le fit jadis le maudit Lénine en d'autres conjonctures, mais en contemplant quant à lui le désastre que représentent le viol de son territoire et le cambriolage de ses attributs. Trois options se présentent à ce qui lui reste de lucidité.

Première option : téléphoner à ses pairs médecins-chefs pour les informer, les alerter, solliciter leur soutien et même leur aide active. Mais ils ricaneraient en douce sans faire un geste, évoqueraient en façade les grands principes de l'autonomie décisionnelle des chefs de service pour ce qui concerne « leurs » services, après quoi ils se consulteraient dans son dos, informeraient peut-être leur syndicat – qui regarderait ailleurs – et il deviendrait leur risée immédiate, voire durable. Chers confrères ! A éviter pour l'instant...

Plutôt contacter alors le directeur de l'hôpital ? « *Ou, mieux encore, le DRH ? Pascal Prébleu, son adjoint, ne s'est-il d'ailleurs pas invité ici, dans les lieux mêmes du délit ? Je le vois parader, un verre de jus d'orange à la main, irréprochable, irresponsable, satisfait me semble-t-il, alors que j'attends toujours de connaître les résultats de l'enquête qu'il m'a promise. Oui, faire alliance avec ce DRH qui a lâché la bride à son adjoint, qui est donc en faute envers moi et ne peut dès lors rien me refuser. Le laisser charger cette arsouille de Dejean s'il le faut puisque, depuis la Commission médicale de ce*

matin, il le sait « communiste ». Et surtout : exiger que lui-même ou son adjoint déchirent sans délai le contrat de travail de cette Isabelle Dutilleul. Elle est la vraie cause de tout ce bordel, je suis bien placé pour le savoir. Un bordel cryptocommuniste, qui plus est, ça en a tout l'air ! Prébleu, Dejean, Dutilleul, je vois d'ici leurs coucheries, cela me débecte ! ». Pichon comprend assez vite qu'il ne saura efficacement tenir une diatribe aussi confuse au directeur de l'hôpital, ni même à son DRH...

Autre option encore, un peu moins sophistiquée : appeler tout simplement la police, pour cause de « trouble à l'ordre public ». Mais de trouble, ici, il n'y en a pas. Tout est fort pacifique, un peu trop harmonieux, joyeux même, au goût de Pichon. Et rien n'est trouble non plus. La pure et soudaine anarchie qui se fait jour ici est clairement en quête d'un remaniement démocratique de l'ordre dominant. C'est évidemment inacceptable, mais force est de reconnaître que rien de plus grave – hélas ! hélas ? – ne se passe. Rien ne se passe, rien ne se casse, si bien que tout risque de se transformer. Dans l'immédiat, seule est grave, selon Pichon, sa propre humiliation. Il est certes contraint, pour l'instant, d'abdiquer devant un état de fait scandaleux, mais celui-ci ne l'est pas assez pour prétendre qu'il porte atteinte à l'ordre public. Certains observateurs chevronnés de la vie institutionnelle oseraient même le qualifier de « potentiellement thérapeutique » ! Quelle confusion, quand il y songe ! En tout cas, à une aussi relative humiliation la police ne pourra rien opposer : quand elle ne sait traiter les causes d'une situation, surtout lorsqu'elles sont intangibles, elle se concentre sur ses seules conséquences. Or celles-ci échappent ici à toute possibilité de verbalisation : le bureau de Pichon, où rien n'a été vandalisé, ne lui appartient pas en propre, quoiqu'il en pense et quoiqu'il en dise. L'hôpital public est un service public. *Exit* donc le recours à la police...

L'impasse est donc totale pour le médecin-chef, qui rumine ses idées noires dans un coin de ce qui fut son bureau et où il s'est de lui-même confiné. Pendant ce temps, et du fait-même de l'expérience inédite de manger ensemble, chacun dans l'assemblée continue à discuter de ce qu'on mange, de comment on le mange et de pourquoi les choses sont ainsi. On relève les différences, on les interroge, on s'en irrite peu à peu. De plus, l'actuel repas partagé faisant l'objet d'appréciations fort favorables, on commence à se dire puis à convenir qu'il y aurait lieu d'en reprovoquer l'occurrence et, mieux encore, de l'inscrire dans la pratique quotidienne. Il y a l'amorce d'un débat sur l'aide à accepter ou non des laboratoires pour améliorer ainsi l'ordinaire, mais pas de divergences sur l'objectif général : mieux manger, ensemble, tous les jours. *(Prébleu se félicite d'avoir eu l'idée, lors de son aller-retour au self, de prélever les dossiers des personnels de la cuisine centrale de l'hôpital ; leurs positionnements vont bientôt s'avérer stratégiques si la situation évolue comme il le pressent, et il faudra aussi s'intéresser à l'ensemble des circuits d'approvisionnement).*

A la surprise générale, le vieux catatonique aux joues creuses demande la parole de derrière le fauteuil de Pichon où on avait recommencé à ne plus le voir.

- « Faudrait surtout pas oublier, comme l'ont bien dit Joseph et Jacquot », déclare-t-il d'une voix fatiguée par un si long silence, « non, surtout pas oublier de moins s'ennuyer. Moi, Marcel Lecomble, si j'ai aujourd'hui quitté mon banc et si je suis venu jusqu'ici sans y être convoqué, c'est pour affirmer devant vous le droit que j'ai de ne plus jamais m'ennuyer. Pour ne pas oublier ce droit, qui est aussi le vôtre, de ne plus s'ennuyer. Pour affirmer que je refuse d'être oublié derrière les murs de l'ennui ».

Bref, le voici devenu intarissable sur les thèmes de l'ennui et de l'oubli, dont il est à l'évidence un spécialiste. Toutes et tous, autour de lui, se mettent à l'applaudir frénétiquement. C'est un moment historique. Le vieil homme que l'on croyait depuis si longtemps éteint s'est soudain rallumé. Il a même retrouvé son nom, Marcel Lecomble, qui ne figurait plus que sur les ordonnances sans cesse reconduites et les lointains documents administrativo-budgétaires attestant du versement de son « prix de journée » aux caisses de l'hôpital. Au constat de cette restauration d'identité, de dignité, de combativité même, il y a dans l'air un nouvel enthousiasme qui se fait bientôt communicatif.

Hélène Duclot, souriante et bienveillante, un peu décoincée par deux verres de vin blanc mais fidèle à sa mission, choisit ce moment pour se lever, tartelette à la main, et prononcer quelques phrases timides qui parlent d'« organisation ». Aussitôt, ce mot focalise l'hostilité, diffuse la consternation. On se remet à la regarder de travers.

- « S'organiser, rien de tel pour ne pas s'ennuyer », tente-t-elle alors, déterminée mais sur la défensive.

On fait mine de ne pas vouloir l'entendre, mais l'idée séduit néanmoins, sans que personne, pour l'heure, ne veuille encore l'admettre. On voudrait tant prolonger la lune de miel de ce désordre créateur et promulguer la pérennité du principe de plaisir immédiat, et partagé, qui l'accompagne. Or voici justement que l'occasion de s'« organiser » se présente à qui veut sincèrement étendre, tout en l'approfondissant, l'expérience en cours. S'exfiltrant peu à peu de leurs proches services dès qu'aguichés par les rumeurs, des soignants de tous grades escortés de quelques patients viennent en effet se rendre compte à leur tour de ce qui se passe ici, et en déduire ce qui peut s'en déduire pour ce qui les concerne.

Avant eux, les secrétaires, y compris celles des services administratifs, ont toutefois été les premières à se propulser dans les lieux. Bien que mues par cette appétence si particulière à leur profession pour l'accueil et l'observation des personnes de toutes conditions, elles se disent souvent réfrénées par l'obligation que laisse entendre l'intitulé de leur métier : taire les secrets. Mais, cette fois-ci, elles mesurent assez vite l'importance et la gravité des événements auxquels elles assistent dans le bureau de Pichon. Elles les commentent tout d'abord entre elles en chuchotant, sans pour autant faire mine de s'en réjouir ou de s'en affliger. Nonobstant ces prudences, et au fur et à mesure d'arrivées qu'elles s'efforcent pourtant de rendre les plus discrètes possible, Gwenaëlle Dufour court se jeter dans les bras de chacune de ses collègues en leur proposant de se régaler sans vergogne des quelques desserts qu'il reste à se répartir.

Car ainsi semble-t-il désormais en aller : le collectif dont Gwenaëlle est devenue partie prenante sans s'en rendre compte a de fait adopté des règles de fonctionnement relativement inédites, et qui ne sont déjà plus celles du ci-devant service de psychiatrie. Il s'agit, quoiqu'on en pense – Hélène Duclot mise à part pour l'instant –, d'une nouvelle forme... d'organisation. Pendant que les uns, tous statuts confondus, ramassent les plateaux, les assiettes et les couverts et que d'autres s'en vont les laver dans la salle de soins et dans une salle de bains, à même la baignoire, ceux qui restent discutent dru entre eux et avec leurs visiteurs. A l'exception d'Emile Pichon, qui grommèle ouvertement du fond de son fauteuil, et de Pascal Prébleu, qui continue d'écouter et de sourire en silence, on s'emploie à abonder et préciser les propos de Dejean – *le supposé communiste* – et d'Isabelle – *la malédiction de*

l'intérim – qui ont entrepris quant à eux d'expliquer tranquillement aux nouveaux arrivés le pourquoi et le comment de ce qui est en cours et en jeu par ici, et de leur suggérer non moins tranquillement que cela pourrait survenir aussi dans d'autres services de l'établissement. Les services de soins, bien entendu, mais tous les autres aussi : cuisine, buanderie, entretien des bâtis et des jardins, pharmacie, administration...

Embrayant sur cette perspective, Khadidja Bensalem propose alors que l'on programme et qu'on effectue une tournée de ces services. Une tournée qu'elle imagine explicative autant que promotionnelle – elle n'a pas oublié l'attitude et les mots de Pichon à son encontre, ce matin, et elle n'entend pas les laisser sans suite. Jacquot annonce évidemment que c'est là une excellente suggestion et qu'il s'y associe sans hésiter, avec qui voudra bien les accompagner, Khadidja et lui. Plusieurs candidatures – de « soignants » et de « soignés » – se manifestent aussitôt, et sont aussitôt validées. La délégation qui se profile semble à tous originale et stimulante. On propose à Dejean et on ose suggérer à Prébleu de la compléter, mais l'un et l'autre se désistent. Ils prétendent ne pas vouloir se mettre en position de prescrire quoi que ce soit à qui que ce soit, à l'image de ces chefs démagogues imposant soudain à leurs équipes le principe de la suppression des chefs. Pour recevables et respectables qu'ils soient sur le fond – et relevant même de l'éthique politique –, les motifs des deux hommes sont aussi d'un tout autre ordre : l'un et l'autre ont secrètement décidé de ne pas trop s'éloigner d'Isabelle Dutilleul dès lors que celle-ci a expliqué ne pas s'estimer assez légitime, en tant que trop récente intérimaire, pour se joindre à la démarche – et chacun d'eux ayant peu ou prou deviné les intentions de l'autre à l'égard de celle-ci. Pour finir, Hélène Duclot pose sa propre candidature pour rejoindre la délégation en voie de constitution, ce que tout le monde finit par approuver. « *Qu'elle aille parler ailleurs de sa fichue organisation !* », grince certes un aide-soignant, tout en allant trier les vaisselles propres avant de les restituer à leurs ayant-droit ; mais l'intuition commune est que la surveillante générale saura se montrer fiable, efficace et loyale. Et que, sous ses apparences légitimistes, elle a déjà étonnement choisi la cause au service de laquelle elle pourra déployer des talents logistiques de plus en plus considérés comme nécessaires.

Dans son coin, Pichon commence à mesurer le danger. Il décide de sortir enfin de son abatement et de tenter d'activer malgré tout ses trois improbables options de riposte, l'une après l'autre, voire l'une avec l'autre. Et donc de déclarer la guerre à l'anarchie, surtout si elle s'organise. Puisque son bureau est squatté, il va s'installer dans le secrétariat, singulièrement désert – Gwenaëlle Dufour, cette traîtresse, vient d'en sortir avec deux grands thermos de café et une pile de gobelets. Et il commence par téléphoner au DRH.

Lequel ne se sent pas d'humeur à faire alliance avec Pichon. Il entend bien que quelque chose ne tourne pas rond dans « son » service. Il prend acte du fait, préoccupant, que « son » bureau est occupé par un « collectif » composé de membres de son équipe et même, chose inouïe, de patients. Mais il reste sur ses gardes. Il a déjà constaté tout à l'heure la disparition du dossier du docteur Dejean quand il a voulu le consulter, de retour de la Commission médicale d'établissement, suite aux propos qu'on y a tenus sur lui. Étrange. Inquiétant, même. Il y a eu ensuite la scène au *self*, telle qu'on la lui a relatée : des gens de « chez Pichon » sont venus prendre et garnir leurs plateaux puis, au lieu de les consommer sur place, sont repartis avec sans mot dire (mais sans être venus en restituer la vaisselle, propre, dès ce début d'après-midi, vient-on de l'informer). Et il y a aussi son adjoint, l'insaisissable Prébleu, parti enquêter un peu avant midi sur dieu sait quel incident burlesque

survenu au matin dans le service, mais qui n'en revient pas et qui semble même s'y être incrusté. Bref : non seulement ça ne semble pas tourner rond « chez Pichon », mais ça semble aussi y sentir mauvais. Le DRH dit à Pichon qu'il ne peut rien faire pour lui dans ces conditions, pas même en déloger son adjoint, lequel y poursuit sans doute son enquête – dont il attend expressément les observations et les conclusions, cela va sans dire. Tout juste le DRH se propose-t-il, si Pichon le souhaite, d'informer le Directeur général de la situation, le moment venu. Pas un mot n'est par ailleurs prononcé au sujet de cette fameuse madame Dutilleul, malgré l'évidence – soulignée par Pichon – de son implication dans « *tout ce foutoir* » (*dixit ce dernier*).

Blême de rage, Pichon raccroche le combiné et le décroche aussitôt pour appeler ses confrères médecins-chefs l'un après l'autre, leur expliquer ce qui lui arrive, les avertir de ce qui les attend peut-être à leur tour après le passage de la délégation partie de « son » service – ce dont il s'est bien gardé d'aviser le DRH à ce stade – et solliciter, pour finir, leur soutien. Il l'obtient sans peine, pour la forme, mais il comprend bien qu'on ne le croit qu'à moitié, et qu'on se solidariserait moins encore. On le plaint, plus ou moins sardoniquement ; on compatit par esprit de corps à la mise à mal manifeste des attributs de sa chefferie de service ; et puis on met fin à l'échange. Seule Chignon en dit un peu plus, lui glissant, de sa douce voix d'outre-tombe, qu'elle l'avait pourtant prévenu et que, avec des collaborateurs comme Dejean, « *vous verrez que ce seront bientôt les femmes de ménage qui dirigeront votre service !* ». Pichon se sent soudain très seul. Il n'a même plus le courage de songer à appeler la police – c'était la troisième option. Il se résout à rentrer sagement chez lui, loin du tumulte, bien plus tôt que d'habitude, et à y attendre ses consultants. Ses patients à lui, respectueux de toutes choses et oui, si différents de ces Jacquot, Lecomble et autres Holekovitch venus en masse ce midi dans son bureau, sans rendez-vous, pour y tenir des propos plus insensés qu'il ne peut le supporter, même et surtout quand ils proviennent de fous placés sous son autorité et son contrôle !

Qu'aurait d'ailleurs pu constater la police si elle avait accepté de se déplacer, avec ses maigres effectifs ? Eh bien rien d'autre que ceci : la délégation du « service Pichon » se rendant de service en service et gonflant son effectif au fil de ses visites ; des assemblées générales spontanées de soignants et de soignés se constituant dans les halls après son passage ; certaines d'entre elles se tenant dans le bureau du médecin-chef dès que celui-ci a quitté le service, soit en général – et souvent pour les mêmes raisons que Pichon – en milieu d'après-midi. Sans parler des cuisines, de la buanderie, des services techniques et administratifs, qui amorcent, à leurs rythmes propres, de lentes ébullitions. La police aurait alors dû prendre acte de ce que, en chacune de ces rencontres et réunions apparemment contagieuses, on parle de tout mais qu'on ne casse rien, que même les folles et les fous sont calmes, parfaitement éveillés et très concentrés. Et qu'il n'y avait aucun motif juridique, dans ces conditions, d'intervenir. Et moins encore de saisir le Procureur de la République.

Et de fait, au fil des visites de services effectuées par la délégation, puis des échanges initiés par sa venue et poursuivis après elle, on s'autorise à évoquer nombre de motifs, jusqu'alors occultés, tant de préoccupation que d'espoir. Tout se passe comme si la parole avait été trop longtemps comprimée par l'ordre dominant, canalisée jusqu'à l'enlèvement par ces rigides cloisonnements statutaires qui le fondent. Et qui finissent par faire oublier l'humanité pourtant première, et en théorie commune, de toutes les parties prenantes de l'étrange collectivité que constitue un hôpital psychiatrique. Non seulement on se surprend à bien vite aborder d'autres sujets que ceux de la nourriture ou de l'épaisse monotonie de la vie quotidienne – dans cet univers aux pendules pour la

plupart arrêtées. Mais on parvient aussi, une fois abolie pour certains la forclusion de leurs patronymes, à ce que toutes et tous, lorsqu'ils se rencontrent et se parlent, décident librement de s'appeler peu à peu par leurs prénoms. Pas encore de se tutoyer mais, au bout d'une journée encore, cela pourrait devenir une tendance ; et, après une journée de plus, une habitude propice à de nouvelles transparences, de nouvelles confidences, de nouvelles convergences.

Il faut dire que, dans les services où elles s'invitent, Khadidja Bensalem et Hélène Duclot font merveille. Jacquot, à leurs côtés, n'est pas de reste : il tient à se faire dorénavant appeler Jacques Dupré, il a extirpé de sa poche, pour l'édification de Khadidja et de tous autres, un vieux peigne édenté grâce auquel il réussit à dompter un peu son épaisse tignasse rebelle, et il sait surtout trouver les mots justes pour sortir de leur torpeur nombre de ses congénères figés dans leur souffrance ou empêtrés dans les algues de l'amnésie. On s'étonne de tant d'audace de sa part, mais aussi de ce que celle-ci ait été si facile et si plaisante à activer.

Ici ou là, on commence bientôt à parler de créer des commissions : commission « repas », bien entendu, mais aussi commission « médicaments », commission « sorties », commission « pratiques de soins », etc. Pourquoi ne pas envisager aussi la perspective de commissions « nuit et ennui », « sommeil », « amour », « contraception », « culture », « politique » ?, suggèrent timidement les plus inspirés, et personne ou presque ne les rabroue. Enfin tout n'est pas encore très clair, et moins encore bien calé. Mais Hélène Duclot, les joues rosies par l'excitation, énonce et note sur un petit carnet, au fur et à mesure qu'elle les repère, les points d'« organisation » qu'il faudra, selon elle, trancher avant de les concrétiser. Par exemple : chaque service doit-il prendre en charge un thème, ou bien doit-on tous ensemble décider – mais comment ? – de créer des « *commissions transversales* » (comme elle dit) à plusieurs services ? Et pour commencer, comment se coordonner dès ce soir, comment « *entretenir la dynamique* » (comme dit Khadidja) et « *traverser la nuit jusqu'au matin* » (comme dit Jacquot, ou plutôt Jacques Dupré) ? Etc.

Ici ou là, encore, on entend que s'envisage et se discute l'audacieuse question de créer un « *syndicat de patients* » qui aurait pour mission de définir et de faire aboutir une série de droits qui leur seraient spécifiquement reconnus. Les salariés, peu fiers de leurs propres syndicats, tordent un peu le nez. Cela n'aboutirait-il pas, certains objectent-ils, à recréer l'un de ces préjudiciables cloisonnements dont on souffre déjà trop entre les différents acteurs de l'hôpital ? Pourquoi ne pas plutôt se constituer en « coordination » ? On cherche d'autres mots possibles pour se désigner en collectif d'acteurs, tous statuts mêlés. Bref, aucun sujet de fond n'est dorénavant contourné.

Dans le « service Chignon » – ou plus exactement dans le bureau de la vénérable doctoresse, où un groupe de discussion a lui aussi pris ses quartiers –, une ancienne professeure d'histoire, hospitalisée depuis plusieurs années pour des raisons qu'elle a elle-même oubliées, tend une oreille attentive à ces débats. Ils viennent agréablement bousculer l'habituelle torpeur que lui procure cette combinaison de neuroleptiques et d'anti-épileptiques, et de benzodiazépines vespérales, que le docteur Chignon lui prescrit depuis plusieurs années pour des raisons que celle-ci a peut-être elle aussi oubliées. Hochant sa tête chenue d'un air mi-indulgent mi-approbateur, elle écoute les propos qui se bousculent autour d'elle tout en observant par la fenêtre les va-et-vient qui animent la vaste cour de l'hôpital. Rassemblant ses souvenirs, elle laisse entendre, d'une voix chevrotante mais encore assez vigoureuse, que tout cela lui rappelle assez ces premiers « *soviets* » qui ont

progressivement rongé, il y a plus d'un siècle, les fondements de la Russie tsariste jusqu'à s'imposer à eux et à parvenir à en avoir raison. Celles et ceux qui l'écoutent, en buvant café sur café, s'interrogent. De quoi veut-elle donc parler, avec ses « soviets » ? Certains embrayent sur « serviettes, salopettes, pipelettes, mauviettes »... et ils rigolent un peu, mais lourdement. D'autres, se remémorant d'autres sources, lancent « baïonnettes, casse-têtes, fêtes, défaites » et ils se scrutent un peu, mais gravement. L'historienne coule alors son regard de myope au-delà des uns et des autres et elle se fâche un peu, mais sévèrement. Elle ajuste son foulard rouge sous sa natte grise. Et elle explique, point par point, ce dont il s'agit. Pour un peu, elle demanderait à ramasser ensuite les copies !

Mais le mot de « soviet » circule maintenant en *catimini* dans les travées de l'hôpital et, le soir venu, quand il s'avère que toutes les assemblées générales et tous les groupes de discussion ont spontanément convergé vers la fameuse Salle des commissions, dans le bâtiment en briques rouges, ce mot n'attend plus que l'ineffable occasion d'y réapparaître. Hélène Duclot est assez fière d'avoir su convaincre le prudent Pascal Prébleu – au charme paisible et juvénile duquel elle vient de se découvrir assez sensible – de rejoindre, plutôt que son domicile, ce qu'elle intitule « *l'Assemblée des assemblées* ». Arthur Dejean et Isabelle Dutilleul, motivés de même, leur ont emboîté le pas, et tous trois sont assez surpris de ce que le DRH adjoint leur fasse part, tout sourire, de son projet impromptu de revaloriser les conditions de travail, la formation continue et les salaires des cuisiniers de l'établissement. Et quand tous les quatre parviennent dans une Salle des commissions spectaculairement bondée, malgré l'heure, c'est pour voir et entendre Khadidja Bensalem, juchée sur la grande table et couvée par le regard plus chaviré d'amour que jamais de Jacques Dupré, proposer à l'« Assemblée des assemblées » de se constituer en « *Soviet de l'hôpital* ». A la surprise des participants eux-mêmes, sa motion est immédiatement adoptée à mains levées. Assis dans un coin, Marcel Lecomble en renonce à se maltraiter les gencives. De vieux souvenirs militants se ré-agencent aux tréfonds de ce qui subsiste de sa mémoire de cheminot syndiqué, de fils de cheminot syndiqué, et de petit-fils de déserteur fusillé pendant la « Grande guerre ».

Après quoi, l'auto-proclamé « Soviet de l'hôpital » valide la décision émergente et peu à peu mûrie de mettre en place dès le lendemain matin trois commissions thématiques et « transversales » qui se répartiront dans les services et rendront compte de leurs premiers travaux à midi, en Salle des commissions, avant que ne s'y déroule un grand repas partagé.

On décide aussi qu'une « Cellule de permanence de nuit » va être aussitôt constituée sur la base du volontariat dans le triple but : de continuer de « veiller au grain » en préparant les argumentaires des commissions thématiques ; d'aller rencontrer les équipes de nuit pour les informer de ce qui se passe ; et, on n'est jamais trop prudents, de donner l'alerte en cas d'imprévu. Isabelle Dutilleul s'y inscrit – évidemment suivie de Dejean et de Prébleu et donc d'Hélène Duclot –, ainsi qu'une dizaine de soignants venus des autres services – dont trois infirmières, deux aides-soignantes, un brancardier, une interne, deux autres jeunes médecins et une vieille psychologue, familière de toutes les luttes –, et qu'encore deux secrétaires, deux agents techniques –un cuisinier et un jardinier – et un cadre du Bureau de la comptabilité, dont personne n'aurait pu imaginer l'engagement. Pour leur éviter des expositions et des complications préjudiciables en cette première nuit de mobilisation, les patients présents, et comme tels co-fondateurs du Soviet, sont exemptés de toute participation à la Cellule de permanence de nuit. Ils sont invités – et nul ne proteste – à regagner tranquillement leurs

chambres, à n'avalier leurs somnifères et autres tranquillisants que si les émotions de la journée les submergent un peu trop, mais avec la promesse donnée à celles et ceux qui le souhaitent d'être réveillés et mobilisés en cas de coup dur.

En attendant, Dejean et Prébleu sont mandatés avec quelques autres pour aller rencontrer l'équipe du soir de la cuisine centrale. Le repas du soir n'ayant pas été assuré comme à l'accoutumée du fait des options militantes de la plupart des agents affectés à sa préparation et à sa distribution, on organise avec elle un dispositif alternatif de mise à disposition de sandwiches dans les services de soin. Dejean et Prébleu veillent aussi à ce que les gardiens de nuit acceptent par la suite de laisser ouverte la dite cuisine centrale pour que les membres la Cellule de permanence de nuit puissent venir y préparer d'autres sandwiches à leur propre intention. Accompagnés de bières (évidemment sans alcool, on n'est jamais trop prudents).

Une fois bien définis et mis en chantier ces éléments d'« organisation » – merci à Hélène Duclot et à tous autres ! –, le reste du personnel, soignant ou non, encore présent en Salle des commissions peut regagner ses pénates. Les équipes de nuit témoigneront le lendemain matin, en passant à l'aube le relais à leurs collègues, de ce que plusieurs patients et patientes, munis de leurs sandwiches, sont restés à deviser jusqu'assez tard dans les salles dédiées à la télévision, dont ils avaient ce soir tous souhaité couper le son. Et même l'image. Et que la plupart d'entre eux n'avaient pas demandé à prendre ses médicaments.

* * *

Une nuit calme et vigilante va donc faire suite à une soirée fiévreuse et créatrice. Mais il est une autre forme de détermination dont tous ces insurgés, dans leur belle diversité, ignorent la cristallisation. Le Maire de la commune, président à ce titre du Conseil d'administration de l'hôpital, a en effet décidé de la mise en place, à 21h dans son bureau, d'une autre « cellule », une « Cellule de crise » comme il l'intitule. Il y a convoqué le Directeur général de l'hôpital, le DRH et quelques médecins-chefs dont Chignon – restée au front, plus sûre d'elle-même, plus lourdement catégorique que jamais et qui n'a rien d'autre à faire –, et Pichon – qui aurait préféré rester chez lui à roucouler dans les bras de son épouse mais que le Maire a sommé de rappliquer sans délai, vu que *« tout ce bordel a tout de même démarré dans votre service, que je sache ! »*.

Il y a là aussi, on saura bientôt pourquoi, le docteur Elbaz, le responsable de l'unité de soins qualifiée par euphémisme de « réservée aux malades difficiles » (c'est-à-dire aux fous devenus délinquants ou meurtriers, aux délinquants ou meurtriers devenus fous, et aux récalcitrants de tous poils aux thérapies chimiques, institutionnelles, relationnelles ou comportementales, etc.). Bref le « patron » médical du service fermé à triple tour de l'hôpital, celui que jamais on ne visite ni ne décore – et fermé, il l'est dûment resté, et plus que jamais, pendant les événements de l'après-midi, quand bien même deux de ses infirmiers, l'un baraqué et l'autre non, semblent hélas avoir rejoint le mouvement.

Le Maire préside donc la Cellule de crise mais, compte-tenu de sa composition à majorité psychiatrique – avec des médecins ligués par principe contre l'administration mais incapables par nature de s'entendre entre eux –, on commence par y discuter de ce qu'il faut décider, puis de qui

décide de quoi, avant de finir par risquer, comme d'habitude, de ne rien décider. Ce que voyant, le Maire, qui a anticipé cette impasse, prend la main et se montre bien décidé à la garder. Il affirme vouloir écarter pour l'instant tout recours à la police et vouloir éviter aussi par tous moyens que les médias ne soient informés puis ne se mêlent de cette affaire qui n'est sans doute qu'une fièvre passagère – et il peut compter à ce stade sur la caverneuse approbation de Chignon, convaincue comme toujours qu'aucun diagnostic ne doit échapper aux lumières de son expertise. Toutefois, pour conserver la maîtrise des événements et s'assurer de ce que la contagion reste sous contrôle (et Chignon l'épidémiologue d'opiner derechef), il annonce qu'il va constituer une « petite milice », composée de quelques gros bras des services municipaux et de quelques autres, membres tout à fait fiables de son parti politique. Le Directeur de l'hôpital et son DRH proposent alors d'adjoindre à ces respectables nervis certains membres du personnel dont ils répondent, notamment des anti-syndicalistes notoires qui sauront infiltrer les réunions, noter les initiatives, faire « remonter » les informations à qui de droit – et, s'il y a lieu, « intimider » quelques fortes têtes. Le docteur Elbaz suggère enfin, pour sa part, d'agréger à la dite « petite milice » deux ou trois patients de « son » service, des biens costauds et des biens paranos – mais qu'il faudra tout de même bien surveiller, on leur collera donc un infirmier aux basques par précaution – : ces patients-là seront les mieux à même, et ils sauront trouver les mots justes, les postures efficaces, pour exercer leurs forces de conviction auprès des patients-lambda un peu craintifs qu'insécurise sans doute le désordre qui s'installe. L'idée est audacieuse mais habile (Elbaz seul se dit qu'elle pourrait par la suite ne plus s'avérer tout à fait inédite), et elle est donc approuvée – y compris par Chignon, la distinguée clinicienne de choc, et par Pichon, qui a hâte qu'on en finisse.

Sur ce tout le monde se salue et se quitte, bien rabiboché. Pichon annonce même à la volée, tel un vieux coq revigoré, qu'il va passer dans « son » service pour y fermer à clef les portes de « son » bureau. *Il ignore à ce moment-ci que l'équipe de nuit va poliment mais fermement l'en dissuader, et l'éconduire : une commission thématique du Soviet doit s'y tenir demain matin, et ce bureau doit, comme plusieurs autres, rester accessible à tous. Le service public, lui dira-t-on, est ouvert à tous les publics, et à toute heure. « Calembredaines, billevesées ! », maugréera-t-il alors doctement, mais en vain, en rejoignant son coupé Mercédès puis sa femme, qui ronfle déjà sous l'effet des inducteurs de sommeil qu'il lui délivre depuis quelques années déjà.*

Cependant, en sortant de la Mairie, le docteur Elbaz et le DRH se concertent encore, en aparté cette fois et dans la pénombre de l'escalier à double volée.

- « Je pense à Gérard Dutilleul pour la milice du Maire », dit Elbaz. Est-il resté sourd aux homonymies, tant il est vrai que le patronyme d'Isabelle n'a été qu'à peine prononcé pendant la réunion ? Toujours est-il qu'il ne peut réprimer un sourire un peu cruel, accompagné d'un ricanement intérieur qui s'aventure aux franges du sadisme.

- « J'allais vous le proposer, et je n'y vois pas d'objection, mais il faudra que vous veilliez vraiment à ne pas le laisser seul », répond aussitôt le DRH. Est-il délibérément aveugle au rictus d'Elbaz, tant il aime se convaincre qu'il sait réfléchir plus vite que tout autre ? Toujours est-il qu'il se frotte mentalement les mains.

C'est en somme au dialogue entre un quasi sourd et un quasi aveugle, et tenu au sujet d'un quasi inconnu, qu'on assiste ici. Aussi le quasi complot qui risque d'en résulter se profile-t-il comme aussi mesquin que tragique.

Car ce que sait Elbaz n'est rien d'autre que ceci : Gérard Dutilleul est vraiment un « *bien costaud et bien parano* », spécialisé en l'occurrence dans le « *délire de jalousie doublé d'un délire de persécution* » et bouclé à ce titre, depuis plus de six mois, dans « son » service, certificats médicaux d'admission puis de suivi à l'appui. Inaccessible en outre, semble-t-il, à toutes formes de thérapie. « *Avec lui, ça va chauffer chez les timides !* », estime Elbaz qui ne sait rien de plus de cet homme mais qui, piètre thérapeute, n'est à défaut qu'un médecin fasciné par l'exercice du pouvoir et un farouche partisan du retour à l'ordre en toutes choses.

Et ce que sait de son côté le DRH, après avoir consulté ses fichiers dans l'après-midi, c'est que le dénommé Gérard Dutilleul n'est autre que le mari d'Isabelle Dutilleul. Et que cette petite salope de meneuse d'émeutes par intérim a elle-même signé, à l'époque, la demande d'hospitalisation sous contrainte de son propre époux. Peu importe ce que sont ou ne sont pas les troubles intentions de celle-ci, le DRH veut désormais sa peau et il l'aura, par tous les moyens à sa disposition. Ce à quoi ne s'opposeront sans doute ni le Maire, ni même le Directeur de l'hôpital. Et calmera Pichon au passage.

Au final, les positions sont bien campées de part et d'autre. Les sandwiches sont bien parvenus aux membres de la Cellule de permanence de nuit, en cette Salle des commissions où l'on discute encore un peu de la suite des événements avant de s'assoupir dans ses vastes fauteuils. Quant aux notables de la Cellule de crise, ils sont bien retournés en leurs demeures où ils tentent de se rassurer, un vieil armagnac en paume, à propos de ce qu'il pourra advenir des gesticulations de ce jour. Ce qu'il reste de la nuit s'annonce et va s'avérer calme aux yeux de tous, en attendant la suite.

* * *

Mais voici comment tout s'est poursuivi, et provisoirement conclu.

Le lendemain matin, un groupe de cuisiniers volontaires vient préparer les petits déjeuners et les acheminer dans les services de soin. Café, thé, tartine, un carré de beurre sans option confiture, bref comme d'habitude ; mais avec, en supplément, une touche de joie voire d'excitation déposée auprès du bol des patients et perçue avec espoir par la plupart d'entre eux. Infirmiers et aides-soignants sont sur place à 7h30, il le faut bien – aucun préavis de grève n'a été déposé, bien au contraire ! – et c'est ce qu'ils font toujours. Mais les secrétaires et aussi – du jamais vu ! – des externes, des internes, des médecins, des psychologues et même une psychomotricienne sont là dès 8h, avides de connaître et de vivre les suites des événements de la veille. Ce pourquoi tous convergent d'emblée vers la Salle des commissions, sans même passer par leurs services respectifs.

Pendant ce temps, les membres de la « petite milice » du Maire ont commencé à faire leur apparition, les uns venus de l'extérieur en se faufilant au compte-goutte, incognito ou presque, par la porte des livraisons, les autres en provenance directe de leurs services. Ils se rassemblent et prennent discrètement position dans la buanderie, déserte à cette heure et où, accueillis et briefés par le DRH et par le Directeur de cabinet du Maire, ils se concertent, se coordonnent et se

répartissent les maraudes à assurer dans les principaux secteurs de l'hôpital. Le DRH vérifie que le docteur Elbaz a tenu parole : un infirmier de confiance et un aide-soignant ouvertement balaize du pavillon fermé accompagneront bien, ni de trop près mais ni de trop loin, Gérard Dutilleul et un autre interné du même service. L'importante mission confiée à ces quatre-là, telle qu'on la leur décline en quelques phrases, est d'arpenter les allées de l'établissement, d'aller à la rencontre des patients solitaires qui, dès le matin, y trompent leur ennui et de les dissuader, par les mots ou par les muscles, de rejoindre les activistes qui pourraient venir les solliciter et les inviter, avec leurs arguments spécieux, à rejoindre le « Soviet de l'hôpital ».

Or ce sont là autant d'occasions pour Gérard Dutilleul – mais personne ne s'en avise – d'aller jeter un œil de temps à autre à travers les fenêtres de la Salle des commissions. Et c'est ainsi qu'il lui est d'abord donné, à son premier passage, d'assister brièvement au petit déjeuner des membres de la Cellule de permanence de nuit, qu'il identifie à ce « Soviet » dont le docteur Elbaz a parlé avec dégoût, mais sans plus de précisions. Il lui est surtout donné d'observer avec la plus douloureuse attention le spectacle de ces deux jeunes hommes qui s'empressent auprès d'Isabelle. « *Mais bon sang, que fait-elle ici, à cette heure ?* », se demande-t-il, la glotte serrée de stupéfaction. Il les voit – ou croit les voir – lui verser son café, lui proposer du sucre et du lait – « *Les imbéciles, elle le boit noir ! Tant mieux s'ils l'ignorent !* », – et puis lui beurrer ses tartines, s'enquérir pour elle d'une possibilité de confiture, etc.

Une demi-heure plus tard, comme il repasse, fébrile, le long des mêmes fenêtres et que l'une a été entrebâillée, il entend vaguement qu'on y discute de la mise en place et de la répartition des lieux de tenue de « commissions thématiques » ou dieu sait quoi, mais cela l'indiffère au plus haut point. Il ne lui échappe pas, en revanche, que les deux mêmes hommes entourent toujours Isabelle, qu'ils argumentent à qui mieux-mieux à ses côtés et qu'elle en semble ravie. « *Elle frétille, la garce !* »

Plus tard encore, il la voit de loin quitter le bâtiment et se diriger avec d'autres vers le « service Chignon ». Son désarroi et sa colère sont à leur comble. Il a toujours un bout de crayon sur lui – n'était-il pas magasinier jusqu'à son internement ? Il note quatre mots sur un morceau de paquet de cigarettes – « *Buanderie. Dix heures. Gérard* » –, après quoi il désigne Isabelle à une vieille patiente de passage dans l'allée et, d'un air menaçant, sans que personne autour de lui ne s'en aperçoive ou ne songe à s'y opposer, il lui intime l'ordre d'aller aussitôt le lui remettre en main propre.

Les commissions thématiques sont donc maintenant constituées. La première est la commission « repas ». Portée par les prémisses et les résultats de la veille, elle se veut plus ambitieuse encore : on y stipule que non seulement les repas peuvent et doivent être pris en commun, mais qu'ils doivent être confectionnés de même. Aussi s'agit-il d'emblée de mettre la main sur les approvisionnements de l'ensemble des services de l'hôpital, puis d'avoir prise sur tout le processus qui s'ensuit. Jacquot – non, Jacques Dupré – et Pascal Prébleu ont rejoint sans hésiter cette commission fort fréquentée, en particulier par les patients. Pas fous les patients : l'assurance de bien becqueter, comme ils disent – c'est-à-dire de pouvoir, chaque jour, se nourrir correctement, reconstituer ses forces et y trouver du plaisir –, est à l'évidence l'un des socles d'une révolution durable et réussie. Une fois les dernières critiques formulées, on en vient aux propositions qui sont toutes consignées, mises en forme pour validation et portées à la cuisine par Jacques et un groupe composé de patients et d'aides-soignants. Prébleu les accompagne, secrètement fier d'avoir dès la

veille travaillé le dossier sur le fond pour faciliter maintenant les contacts. Si bien que les cuisiniers se laissent vite convaincre de laisser là couteaux et fourneaux et de rejoindre sans barguigner la stimulante commission « repas ». Sous les acclamations, ils se disent prêts à accepter toutes les améliorations de service envisageables – les augmentations de salaire et autres avancées aussi, comme Prébleu le leur a promis. On part chercher ceux du *self*, et même ceux de l'internat, afin de les intégrer aux résolutions en cours d'adoption. Pour résumer les débats qui s'ensuivent, disons qu'ils conduisent à développer à l'échelle de tout l'établissement une perspective d'autogestion totale, unitaire et démocratique de la production et de la fourniture de repas, si possible succulents. Sans exclure, si tout va bien, le projet complémentaire d'ouvrir, tous les midis, un petit restaurant destiné aux clients de la ville et d'ailleurs afin de disposer de fonds propres. Autrement dit, et pour tresser la métaphore culinaire : afin de « mettre du beurre dans les épinards » du Soviet et de pouvoir faire face aux imprévus. De nouvelles acclamations saluent ce projet. On décide enfin que la commission se réunira une fois par semaine et qu'elle entendra les cuisiniers et tous autres sur l'avancée de toutes les composantes de cette nouvelle « organisation » (merci de nouveau, Hélène Duclot).

La seconde commission a un mandat plus vaste encore, mais tout aussi cohérent. Elle s'intitule : « nuit, sommeil (incluant insomnies, cauchemars et somnambulismes), chambres et confort hôtelier ». Siégeant dans la Salle des commissions, et à peine moins fréquentée que la commission « repas », elle regroupe divers soignants et pas mal de secrétaires, mais de nombreux patients aussi. Toujours pas fous les patients : l'assurance de bien roupiller, comme ils disent – c'est-à-dire de pouvoir, chaque nuit, correctement se reposer, reconstituer ses forces et y trouver du plaisir –, est à l'évidence l'un des socles d'une révolution durable et réussie. On parle de la nuit, de l'ennui – qui est la nuit en plein jour –, de la solitude de l'insomniaque, de la tyrannie des fantômes qui viennent grimacer au pied des lits, de la détresse des réveils trop précoces ou trop tardifs. De l'abus des somnifères. De l'impossible sexualité aussi, ou d'une éventuelle sexualité mais si glauque et à quel prix ! Et encore : des tables de nuit crasseuses et dégingluées, des portes des placards trop tordues pour y confier des secrets, des objets précieux, des photos du passé. Tout est abordé. Deux cadres infirmiers (dont Hélène Duclot), assistés d'un Joseph Holekovitch frénétique, prennent d'abondantes notes. Le groupe des poètes, encouragé par Karim Delaporte, propose d'y annexer certains de leurs meilleurs textes. Il en ressort peu à peu, puis au total, un « cahier des charges » un peu onirique de la commission. Celui d'une sorte d'hôtel autogéré et composé d'un ensemble de services ouverts, de réceptions bienveillantes procurant des rendez-vous facilités, de chambres chaleureuses et dotées de lumières tamisées, de bureaux accueillants (à l'image, mais mieux encore, de ceux des médecins-chefs), d'une bibliothèque et d'une vidéothèque richement dotées – on n'ose pas, ou pas encore, parler de piscine, de salle de sport et de saunas, tous mixtes, cela va de soi. Les agents de la buanderie signalent quant à eux que, même si la fonction « linge propre » n'est pas glorieuse, elle est fort utile au « confort hôtelier » et qu'il faudra prévoir des rotations de volontaires pour leur laisser le temps d'aller jouer au tennis de temps à autre (ce sont presque toutes et tous des anarcho-syndicalistes de haut vol et, bien sûr, ils plaisantent ; mais ils votent pour le rêve). Hélène Duclot, tout en s'efforçant de canaliser les visions de draps blancs et de lumières tamisées qui l'envahissent, suggère de contacter Pascal Prébleu sans plus attendre pour lui faire part des principales préconisations de la commission. Elle imagine en secret avoir acquis à ses yeux la stature intime d'une vierge moite et désirable, subrepticement affectée à l'organisation des réorganisations et, bientôt peut-être, des désorganisations qui s'imposent. Mais elle ignore que Prébleu, ayant déjà pris

acte des avancées des travaux de la première commission thématique, souhaite se tenir à distance, quand on les lui communique, de celles de la deuxième, trop ambitieuses et quasi utopiques à ses yeux. Et que, surtout, il manifeste à cette heure une autre préférence : se mettre désormais à l'entière disposition des productions de la troisième, où il sait pouvoir retrouver Isabelle Dutilleul.

Cette troisième commission, réunie dans le grand bureau de la grande doctoresse Chignon – où des tours de revues professionnelles et de livres savants s'empilent et menacent de s'effondrer –, bénéficie d'un effectif un peu plus réduit, mais à peine, que les deux autres. Elle est exclusivement consacrée aux « pratiques soignantes » – ou qui se disent telles – et dont on ne sait par lesquelles commencer tant il y en a. Et tant il y en a d'autres qui ne se disent pas telles mais qui, tout bien considéré, ne le sont pas moins. La dite commission est surtout composée, on pouvait s'en douter, de psychologues, de médecins (incluant Arthur Dejean) et d'infirmiers, mais aussi de quelques patients (incluant Marcel Lecomble) qui considèrent à juste titre que leurs expertises d'expérience ne sont pas négligeables en la matière. Isabelle Dutilleul, devenue une sorte d'égérie depuis la veille (une sympathique caricature, largement photocopiée et la figurant en train de brandir héroïquement sa fameuse seringue de café, circule un peu partout depuis ce matin) ; Isabelle Dutilleul, qui avait ardemment argumenté en faveur de la création de la présente commission thématique ; Isabelle Dutilleul en est cependant absente. Dejean s'en étonne, s'en désole, mais ne s'en inquiète pas d'emblée. Sur la proposition d'une psychologue intrépide et chevronnée, et donc longtemps marginalisée, on décide de réduire le champ d'approche initial de la commission et de procéder en deux temps. Reconstituer tout d'abord, devant toute la commission, ce à quoi ressemble un entretien psychiatrique (ou psychologique)-type, avec toutes ses habituelles circonvolutions, et le faire sur le mode du théâtre d'improvisation en sollicitant les comportements coutumiers en ce domaine de quelques participants volontaires. Mimer ensuite, et de même, ce que les soignants appellent une « réunion de synthèse », à savoir : cette cérémonie rituelle, souvent plus descriptive que « synthétique », à laquelle ne sont jamais associés les patients et les non-soignants et qui, de ce fait, ne les intéresse sinon ne les intrigue généralement qu'assez peu ; mais qui a de longue date acquis la réputation d'être un grand incontournable de la vie institutionnelle, sous le nom parfois – et souvent usurpé – de « psychothérapie institutionnelle » ; et au cours de laquelle on boit bien plus de café qu'on ne prend de réelles décisions opérationnelles. Il s'agira juste, au total, d'assister aux représentations ainsi données de chacune de ces deux grandes catégories de « pratiques soignantes », de noter ce qui va et ce qui ne va pas, puis de rassembler les observations et d'en déduire ce qu'il y a lieu d'en déduire. Quelques soignants – mais aucun patient – acceptent de se prêter à ce jeu, du côté des acteurs. La plupart des autres membres de la commission préfèrent opter pour le rôle de spectateurs et de commentateurs.

S'agissant de l'entretien psychiatrique, un infirmier se propose d'incarner un hypothétique « docteur Pignon ». Un jeune médecin rigolard demande à jouer le rôle du patient. Il ne rigole pas longtemps. Le « docteur Pignon » semble bien à son fait. Après avoir mielleusement invité le « patient » à parler sans crainte, à ne censurer aucune idée qui lui vient, il ne tarde pas à lui renvoyer à la figure une bonne moitié de ses propos, reformulés si possible en mode critique, savant et infantilisant, tout en dégoulinant pour finir de bienveillance lénifiante à son égard. Le « patient » sort assommé de la séance, halluciné par sa propre impuissance, et ayant avalé son intention première qui était d'obtenir la baisse voire l'arrêt de ses médicaments (à l'exception des somnifères) et un calendrier de sortie de son hospitalisation. Quoique souvent caricaturale, la mise en scène de cette « consultation » saisit

par sa cruelle véracité. L'assistance, qui semble s'y retrouver pour l'essentiel, applaudit et note ses remarques en vrac sur des feuilles volantes.

Après quoi, on passe à la représentation de la « réunion de synthèse ». Les acteurs, une petite quinzaine – jauge habituelle de ces rites – demandent d'emblée qu'on leur fournisse du café en abondance. Celui-ci, présumé stimuler leur créativité thérapeutique, produira bientôt et surtout ses effets diurétiques, mais peu importe. Après quoi, tasse en main, l'ordre du jour – mais est-il de règle qu'il y en ait un ? se demande-t-on – est épluché. On évoque d'abord des questions – à peine imaginaires – de contraintes de service et de tableaux de garde plus ou moins litigieux à l'approche des vacances scolaires, puis on passe aux situations – tout aussi peu imaginaires – de quelques patients « problématiques » (sachant qu'est « problématique » tout patient qui fait du barouf ; si bien que, des autres, on ne parle guère). Le jeu de rôle est assez au point. Le plus souvent, les acteurs s'accordent à penser que plus d'analyse est requise pour permettre une synthèse et décident comme il se doit, moult autres arguments sophistiqués à l'appui, de reporter leurs décisions à plus tard. Les spectateurs finissent par en rire, à l'exception de Lecomble et de quelques autres patients, qui finissent par en pleurer.

On commence alors, sous le coup des révélations et de l'émotion partagées, à réfléchir à des alternatives. A envisager que les comptes rendus écrits des entretiens psychiatriques ou psychologiques réalisés avec chaque patient ou patiente lui soient communiqués, en double exemplaire. Que des patients participent eux aussi aux « réunions de synthèse », surtout lorsqu'il est question d'eux à l'ordre du jour. Que les prescriptions de médicaments, de psychothérapies ou de tous autres traitements et « pratiques soignantes », soient soumises au vote éclairé et éclairant de l'équipe chargée de les mettre en œuvre – avec droit de véto, bien entendu, du patient, en tant que principal concerné – avant d'être collectivement assumées. Idem pour les demandes de sortie – sauf pour les patients du « service Elbaz », dont on sait qu'elles peuvent donner lieu à des complications avec la Préfecture, le Procureur, la police et les familles, et pour lesquelles d'autres procédures délibératives sont à prévoir.

Se félicitant des avancées de ce débat si longtemps espéré et désormais si prometteur sur la démocratie soignante, Dejean s'éloigne du cœur battant de la commission dès qu'il voit Prébleu s'en approcher. « *Avez-vous vu madame Dutilleul ?* », se demandent-ils mutuellement (bien qu'au fond d'eux chacun l'appelle déjà Isabelle). « *Non* », répond Dejean, disant regretter les contributions qui auraient pu être les siennes à propos des pratiques soignantes, elle qui sait si bien clouer le bec aux potentats qui les imposent. « *Non* », répond aussi Prébleu qui, depuis le premier appel téléphonique reçu de Pichon et après avoir aussitôt procédé au croisement informatisé des données administratives dont il dispose, sait quant à lui de qui elle est l'épouse. Mais qui n'en sait pas plus – devinant qu'il en va de même du DRH. Et qui n'en a rien dit non plus à personne – se demandant s'il en va de même du DRH – , pas même et surtout pas à Isabelle. Et qui, plus encore, depuis le début, fait comme s'il ne savait pas, comme pour entretenir à ses yeux et aux yeux de tous autres une image intacte de la jeune femme.

Nul ne peut soupçonner en effet la démarche, ni véritablement « soignante » ni même absolument politique, qui anime la belle Isabelle. Son recrutement comme infirmière intérimaire par l'hôpital où son mari est interné à sa demande n'avait en réalité qu'un seul but : se rapprocher de lui et trouver

l'occasion de lui parler, sans autorisation préalable ni témoin. Ce qu'elle a déclenché pour parvenir à ses fins a été improvisé au fil des occurrences, mais l'objectif était bien de détourner l'attention du plus grand nombre. Nul doute qu'à cet égard elle ait réussi au-delà de ses espoirs. De même qu'est inespéré le fait qu'elle ait reçu des mains d'une patiente sans âge un message de l'écriture de Gérard, avec un lieu et une heure de rendez-vous. Elle qui le croyait solidement confiné dans son pavillon fermé ! Mais c'est parfait. Quelles que soient les circonstances de leur rencontre, ce qu'elle est venue lui dire est simple : « *Ou bien tu acceptes enfin le divorce et tu sors bientôt, ou bien je maintiens ma demande d'hospitalisation sous contrainte jusqu'à ce que tu te décides à te suicider !* ». Isabelle confère le plus haut prix à sa liberté, et sa « pratique soignante » en est d'autant plus radicale. D'autant que la soignante en elle entend se soigner au passage. A Gérard elle offre une occasion de rédemption et peut-être même de guérison par les voies qu'il voudra. Celles de ses passions violentes, dévorantes et délirantes sans doute, destructrices peut-être, mais en sachant que ce sera cette fois sans elle, elle qui se réserve en retour le droit de s'affranchir de toutes les formes de domination masculine : conjugales pour commencer, patriarcales à l'occasion – et mandarinales aussi, comme elle en a hier matin donné la preuve. Droit dans les yeux, elle ne veut plus les subir. Ni flattée ni dupe, par ailleurs, des manigances séductrices de Dejean et de Prébleu, elle ne voit en eux que des apprentis petits-chefs prêts à instrumentaliser l'estimable Soviet : pour la conquérir, elle, tout d'abord ; puis, parvenus à leur fin, pour conquérir d'une façon ou d'une autre un nouveau pouvoir institutionnel. Elle se dirige donc maintenant vers la buanderie, non pas indifférente aux travaux en cours de la troisième commission, mais surtout impatiente de retrouver Gérard et de lui présenter enfin sa farouche option : divorce ou suicide.

Il est ainsi bientôt dix heures. Mais que fait donc la « Cellule de crise », confortablement installée comme elle l'est dans une petite salle attenante au bureau du Directeur de cabinet du Maire ? Pas grand-chose, semble-t-il tout d'abord. On attend. Ici, il y a des croissants – délicatesse du Maire – pour agrémenter l'inévitable café servi par un appariteur. On attend les premiers retours des taupes qu'on a diligentées dans les commissions. Et ceux des équipes de maraude qui tournent depuis deux heures maintenant dans les allées et d'un service à l'autre. Finalement, les premiers rapports arrivent vers onze heures. Autour de la table, on accueille l'énoncé des fariboles issues des fameuses « commissions thématiques » en haussant les yeux, les sourcils et les épaules. On balance entre dérision affichée et secrète inquiétude. Mais à midi, c'est l'inquiétude qui domine. Ce soi-disant « Soviet » est bien capable de ne pas s'en tenir aux seuls discours, mais de passer aux intentions et bientôt aux actes. Il faut donc réagir, et vite. La piste d'intervention préconisée par le Maire est validée par les médecins-chefs de la Cellule au motif de l'exigence de façade de prodiguer « *des soins appropriés aux plus fragiles et aux plus nécessiteux* », etc. Aussi décide-t-on d'envoyer sans plus tarder les gros bras repêcher les patients qui errent ici ou là dans les couloirs, les travées et les allées ainsi que, surtout, l'ensemble de ceux qui auront participé aux commissions. Après quoi, on placera chacun d'entre eux en chambre individuelle fermée à clé. Peu importe à ce stade la conformité des chambres et des services, il y a urgence et on referra plus tard le tri des affectations. Il convient de répondre *illico*, par les bonnes vieilles méthodes de l'isolement et des soins contraints, aux douloureux et pathétiques égarements de tout ce beau monde. Ne s'agit-il pas ici de la mission la plus noble et la plus essentielle de l'hôpital : protéger les plus faibles et les plus en souffrance, y compris contre eux-mêmes ? Aussi, pour y contribuer pleinement et pour faciliter les choses, les médecins de la Cellule de crise acceptent-ils volontiers, quant à eux, de prescrire à l'avance et à distance des doses résolues de tranquillisants à ces patients en détresse. Et d'ajouter sur les

ordonnances pré-imprimées qu'ils se font apporter depuis leurs services par de diligents nervis et qu'ils signent en série : « à *renouveler dans six heures, et une fois dans la nuit* ». Le Directeur de l'hôpital et son DRH ne peuvent se dédire du consensus dissuasif, répressif et sédatif qui se dessine. Ils promettent de procéder de leur côté à des retenues sur salaire et à toute une gamme de sanctions disciplinaires appropriées à l'encontre des personnels soignants et non soignants qui se sont révélés les plus « soviétiques » en ces tragiques circonstances.

Réunie pour un casse-croûte bien arrosé dans une annexe de la Mairie toute proche de l'hôpital, la « petite milice » approuve globalement ce plan d'action et s'apprête à le mettre en œuvre un peu avant midi. Même les quelques membres du personnel et les quelques nouveaux patients cooptés à leur initiative en son sein n'y voient rien à redire : du fond de leurs âmes inquiètes, tous aspirent à un franc retour à l'ordre. C'est à ce moment-là qu'on remarque l'absence de Gérard Dutilleul. Ou plutôt que l'infirmier chargé de le coraquer fait savoir qu'il l'a en effet perdu de vue en milieu de matinée mais que, espérant retrouver sa trace par ses propres moyens, il n'a pas osé le faire savoir aux autres membres de la « petite milice ». On engueule l'infirmier comme il le mérite, puis un petit groupe se forme en maugréant et, sandwich et canette à la main, s'en va traquer le préoccupant Dutilleul. Mais il est un peu tard.

Car les époux Dutilleul se sont bien retrouvés à 10h, devant la buanderie, comme ils le souhaitent l'un et l'autre. Isabelle a dit à Gérard ce qu'elle avait à lui dire, sur quoi il s'est lancé dans un très long discours consacré aux désordres et à la destruction du monde, et par conséquent à la destruction de son indéfectible amour pour elle. Un autre de ses développements concerne la certitude qu'il a acquise, et il peut le prouver, que si elle veut divorcer de lui, c'est pour en épouser deux autres. Après quoi il fait mine de s'apaiser, dit à Isabelle qu'il va réfléchir et lui faire connaître sa réponse dans la journée, et il s'éloigne en pleurant. Ou en faisant mine de pleurer. Isabelle connaît bien son mari, elle sait qu'il ne songerait pas à l'étrangler tout de suite mais seulement, après mûre réflexion délirante, « dans la journée ».

Un peu plus tard, camouflé derrière un buisson au fond de la cour où, les poings serrés, il est venu ruminer sa douleur et sa colère, Gérard Dutilleul aperçoit une fois de plus, une fois de trop, les deux abominables jeunes gens qui l'obsèdent, ceux-là même qui sans cesse, ce matin, s'affairaient amoureusement auprès d'Isabelle. Et de fait, Prébleu et Déjean s'avancent côte à côte dans sa direction en discutant d'un air grave. Ils ont l'air préoccupés, et ils peuvent l'être. Car voici que Dutilleul émerge de derrière sa planque végétale et qu'il va droit vers eux. Sans un mot, sans se présenter, il empoigne chacun d'entre eux par le cou et, de ses bras de bûcheron, il leur fracasse le crâne, le front de l'un venant violemment exploser celui de l'autre. Puis, dès qu'ils sont à terre, cervelles répandues et mêlées sur le gravier de l'allée, il les massacre encore à grands coups de pieds dans les mâchoires, le thorax, le ventre et le bas-ventre jusqu'à ce qu'ils ne manifestent l'un et l'autre plus le moindre signe de vie. Après quoi, il retourne à la buanderie, se saisit d'un long drap propre et d'une chaise et n'éprouve aucune difficulté à nouer une extrémité du drap autour d'une solide tuyauterie, une autre autour de son cou, et à se pendre. Nul ne pourra dire qu'il a consenti à divorcer d'avec Isabelle.

La découverte des trois cadavres force la décision du Maire. En début d'après-midi, dix cars bondés de policiers en habits de parade anti-émeute pénètrent dans la cour de l'hôpital et en investissent les moindres recoins.

Le surlendemain, malgré les efforts d'occultation de la direction de l'hôpital et de la municipalité, quelques journalistes font leur apparition avec micros et caméras. Ils vont ardemment rendre compte de cette émoustillante incongruité : « un Soviet à l'hôpital psychiatrique » ! Certains d'entre eux vont même chercher à documenter plus à fond les circonstances tant de sa surprenante constitution que de sa sinistre conclusion. Ni Khadidja Bensalem ni Karim Delaporte, malgré l'envie qu'ils en ont, ni Jacques Dupré ni Marcel Lecomble qui, à leurs côtés, ont tout vécu mais ont momentanément et prudemment retrouvé le goût du silence, ne leur révéleront que le *pool* des secrétaires a eu soin de collecter et de mettre à l'abri l'ensemble des notes prises pendant cette matinée historique où les trois « commissions thématiques » mises en place par ce Soviet se sont réunies en posant les bases d'un éphémère rêve collectif.

Personne ne tendra non plus l'oreille aux propos de Joseph Holekovitch qui, depuis la venue et le départ de la police et son séjour d'une semaine en chambre d'isolement, chuchote plusieurs fois par jour, en tournant la tête par-dessus son épaule :

- « Ne leur dis rien, papa. Je sais que Madame Dutilleul a roulé sa blouse en boule et qu'elle l'a déposée à la buanderie. Après quoi nous l'avons vue, toi et moi, partir seule dans sa voiture. Je sais que tu as relevé son numéro d'immatriculation. Mais je t'en prie, papa, ne dis rien à personne, laisse-là s'enfuir en paix. Elle ne reviendra pas. Elle a refusé de se soumettre et elle nous a montré la voie. De meilleurs jours viendront un jour, j'en suis sûr, pour toi et pour moi, et pour tous les autres aussi ! En attendant, que dirais-tu d'un bon café ? Il en reste dans la seringue. »

Haut-Crêt – Janvier-août 2022

FRÉDÉRIC JÉSU

NOUVELLES
Un soviet à l'hôpital psychiatrique - 2022

Licence (CC BY -NC-ND)



Vous êtes autorisé à publier, partager, distribuer gratuitement l'œuvre de l'auteur.

Dans la mesure du possible vous devez donner le nom de l'auteur. Vous n'êtes pas autorisé à vendre, louer, reproduire, adapter, modifier, transformer ou faire tout autre usage.

Courriel de l'auteur : contact@frederic-jesu.net

Site officiel de l'auteur : <https://www.frederic-jesu.net>

© Copyright-France tous droits réservés 2020-2022

Paris, 2022

ISBN 979-10-394-0630-7